parti pris

VOL. 3, no 5 décembre 1965 - 50¢

le révolutionnaire et sa morale

par paul chamberland
et mario dumais

exposé:

[illegible]

E. DEAUDELIN INC.

E. Deaudelin INC.

EPICIER EN GROS

8422 rue St. Dominique Montréal, P.Q.

Tél. 389-8251

Groupements Affiliés:

Les Marchés d'Alimentation

L'équipe

EPICIERS DYNAMIQUES INDEPENDANTS

Pour RENSEIGNEMENTS sur ADRESSES & No. de TELEPHONES de nos MAGASINS affiliés

389-6755

parti pris

vol 3, nos 5
décembre 1965

revue politique et culturelle paraît chaque mois sur 64 pages ou plus.

Editeur:
La coopération d'éditions Parti Pris

Rédaction et abonnements:
3774, rue Saint-Denis, Montréal 18, Québec.
Tél. 844-7119

Comité de rédaction:
jan depocas
michel guénard
pierre maheu
gaston miron
jacques trudel

Maquette:
le canada français

Comptabilité:
thérèse major

Distributeurs:
Montréal: distributions Laval Ltée, 290 boulevard Pie IX
Québec: Agence Provinciale (Québec) inc., 226 est, Christophe-Colomb
Hull: Librairie Libre, 130, rue de l'Hôtel-de-Ville

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.
Reproduction interdite sans autorisation.

Le numéro: 50 cents
12 numéros: $5.00

sommaire

Editorial
la crise de l'ageum, révolution ou gauchisme? 2

l'individu révolutionnaire
paul chamberland 6

notes pour une morale révolutionnaire
mario dumais 32

poésie
jan depocas 41

exposé
la réforme de la planification en u.r.s.s.
andré pollender 43

chroniques

quand la démocratie et l'unité canadienne nous sont imposées à coups de poings
rené beaudin 55

des élections réjouissantes
jacques trudel 58

prochain épisode
jacques allard 60

interprétation de la vie quotidienne
patrick straram 64

les corps étrangers
michel euvrard 75

marginales 80

éditorial

la crise de l'ageum, révolution ou gauchisme?

Le syndicat des étudiants de l'université de Montréal est en état de crise, dans le contexte d'une poussée anti-démocratique qui s'étend présentement au sein de la société québécoise.

Cette crise soulève des problèmes de comportement de la gauche face à ce "backlash", dans un milieu qui lui est relativement favorable, l'AGEUM étant à l'avant-garde du syndicalisme étudiant.

Dans les cadres de ce numéro consacré à la morale révolutionnaire, il est utile d'analyser ce comportement des étudiants de gauche et de critiquer les erreurs commises, malgré notre sympathie à l'égard de leurs auteurs.

Que notre point de vue soit bien clair: nous ne nous dissocions nullement des démissionnaires; nous faisons nôtre l'essentiel de leur critique de l'AGEUM, de l'université, du Pouvoir. Nous n'accordons aucune attention à l'opinion selon laquelle l'autodafé aurait été une bonne chose, permettant à la gauche de mieux s'orienter. L'autodafé a été un geste stupide et déshonorant pour ceux qui l'ont commis et pour ceux-qui l'ont applaudi, puis s'en sont servi pour obtenir la démission du directeur du Quartier Latin.

Nous considérons que la plus grande partie des critiques adressées au Q.L., notamment de ne pas être le reflet de l'opinion étudiante, de se faire le porte-parole d'une idéologie, ou d'employer un style ou un ton "pas convenable", sont une atteinte directe à la liberté d'expression. Dans une société où toute la presse est possédée et dominée par la classe bourgeoise, qu'un journal puisse être totalement contre l'ordre établi, ce n'était pas de trop; le Quartier Latin avait raison.

Mais cela pouvait-il durer? Le sort du Q.L. était-il depuis longtemps fixé par le rapport des forces en présence? Aurait-il pu subsister sans pour autant accepter des compromis sur le fond? Pour répondre, il faut s'interroger d'abord sur le milieu universitaire.

l'université, milieu de gauche ou milieu bourgecis?

L'Université constitue un milieu bourgeois par des facteurs extérieurs aux étudiants eux-mêmes: par l'origine des étudiants, par les idéaux que la société leur propose, par les structures des institutions universitaires.

Pourtant, c'est aussi un milieu de gauche par la situation et les intérêts immédiats des étudiants; ceux-ci ne sont pas, pour la plupart, encore reliés à des intérêts de classe bourgeoise, ils ne sont pas dans une position d'exploiteurs. Un grand nombre sont ouverts aux progrès sociaux porteurs de la société future dans laquelle ils vivront. Ils sont les critiques sévères de leurs aînés, auxquels les opposent le conflit des générations, ce qui les amène à critiquer également la société des aînés.

Le milieu universitaire est un milieu sur lequels'exercentde l'extérieur de puissantes pressions de droite - c'est le cas notamment à Poly - mais à l'intérieur duquel seule la gauche est organisée, car elle représente la tendance naturelle des étudiants actifs; au contraire il n'y a pas de droite organisée, et il y est péjoratif d'être traité de "droitiste" ou de "réactionnaire".

Or dans la crise actuelle, on a peut-être cristalisé trop vite en un conflit droite-gauche, un débat qui avait des causes un peu plus confuses.

Bien sûr dans la situation détériorée à laquelle on était arrivé, les démissionnaires avaient une raison objective de démissionner: l'impossibilité pour eux d'accomplir, dans les structures actuelles et avec les hommes en place, des tâches conformes à leurs options fondamentales. Mais c'est en examinant les antécédents de la crise qu'on peut se demander si la situation était bien impossible au départ, ou si les démissionnaires n'auraient pas été en partie responsables de la détérioration de la situation.

un échec personnel

Or il nous semble bien que cette incapacité d'exercer le pouvoir conformément à leurs idées se double d'un échec sur le plan personnel.

Tenant compte du problème principal auquel ils ont fait face: la faiblesse du leadership tant à l'AGEUM qu'à l'UGEQ, on doit reconnaître que les démissionnaires de l'AGEUM n'ont pas aidé leur cause par leur attitude, ils n'ont pas su acquérir de l'ascendant sur leur entourage et aller chercher dans des milieux sympathiques les appuis qui auraient pu les soutenir dans leur travail.

De même au Quartier Latin, si l'ancien directeur était un excellent technicien du journalisme, il n'a pas été un leader d'opinion et ses écrits manquaient singulièrement de clarté. Or la critique la plus sérieuse qui ait été faite du Q.L. porte justement sur le manque de rigueur dans ses polémiques et l'absence d'exposés théoriques explicitant sa pensée politique. Il est probable qu'un travail d'éducation politique en profondeur aurait été plus efficace et bien mieux accepté que la provocation systématique.

Les camarades ont donc pu imputer à tort à des divisions idéologiques une situation en partie imputable à des erreurs de jugement, à des défaillances individuelles et à des conflits de personnalité.. Il ne s'agit nullement de tout expliquer ainsi - l'inverse a pu aussi être vrai dans une certaine mesure - mais de faire lucidement la part des choses.

Nous soutenons pour notre part que dans la mesure où il y a pu y avoir une telle confusion, et dans la mesure où des étudiants de gauche ont pu se diviser sur de telles questions de personnalité, il y a eu erreur, une erreur commune dont tous sont responsables.

un comportement "gauchiste"

Bref l'action de gauche sur les campus n'a pas été menée politiquement. On s'en est tenu à une action de principe, "être fidèle à soi-même et à ses idées". On n'a pas vraiment tenté de mettre un plus grand nombre d'étudiants dans le coup. On ne s'est pas préoccupé d'organisation, de pédagogie. Quand on aboutit à l'isolement et à l'échec, il ne reste plus qu'à s'avouer minoritaire et à conclure à une situation politique défavorable.

Cela demeure discutable. Ce l'est bien plus si on érige cette attitude en principe; faudrait-il que dans l'attente du "Grand Soir" les socialistes se refusent à occuper des postes dans les organisations de masse de la société bourgeoise, syndicats en particulier? C'est là l'erreur qu'on a appelé historiquement le "gauchisme" (1); ce n'est certainement pas une règle à suivre dans le contexte actuel.

Au contraire, l'exercice d'un certain pouvoir même limité et entravé, est l'un des plus importants moyens pour la gauche de s'implanter dans divers milieux, de faire son apprentissage politique, et de se gagner la confiance des gens.

Or la marge d'action possible à l'AGEUM et au Q.L. demeurait extrêmement large comparativement à bien d'autres situations. L'expérience aurait pu être poussée beaucoup plus loin.

Par contre, l'abandon du terrain de la lutte et de positions avantageuses, pour aller tenter un effort de "politisation à la base" par ses propres moyens, en dehors de l'organisation officielle, dans des conditions concrètes bien plus difficiles, marque objectivement un recul.

La conséquence la plus malheureuse et la plus bête de cette situation aura été de fournir des armes à la droite extérieure au campus. Bien sûr la gauche au sens large reprendra assez vite les choses en main, ne serait-ce que parce que seuls les étudiants de gauche acceptent d'investir du temps dans le mouvement syndical.

C'est précisément dans l'optique d'une reconquête du pouvoir étudiant, fondé sur un appui plus large, qu'il faut maintenant travailler. Un stage dans l'opposition peut avoir l'avantage incontestable de permettre un rapprochement réel avec les étudiants à la base. Le tout est que ce rapprochement se produise: si les camarades savent profiter de cette occasion pour faire un travail de pénétration et d'organisation, s'ils savent se gagner la confiance des étudiants, ils pourront se retrouver plus forts pour prendre le leadership du mouvement syndical étudiant, cette fois avec l'appui populaire. Ainsi ce pouvoir pourra acquérir un fondement solide et une permanence qui lui ont fait défaut jusqu'ici.

La confiance de la masse se gagne par la cohérence de l'action politique.

L'appartenance à une grande formation politique de gauche fournirait aux étudiants socialistes des cadres leur permettant d'atteindre cette cohérence indispensable.

D'autre part chacun doit développer une attitude personnelle orientée vers la participation à une action collective disciplinée, apprendre à maîtriser les techniques propres à cette forme d'action et pouvoir reléguer au second plan les problèmes de personnalité.

L'efficacité ne peut être obtenue qu'à ce prix.

parti pris / j. t.

(1) - cf. Lénine, "La maladie infantile du communisme, le gauchisme"; les camarades qui prennent plaisir à citer Lénine en exergue dans "Campus Libre", auraient avantage à relire cet ouvrage, en particulier le chapitre 6.

l'individu révolutionnaire

paul chamberlan

petit homme
irremplaçable petit homme
avec ta faim
et la terreur qui te fuit et te poursuit

paul-m. lapointe, Pour les âmes

Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le bonheur de tous les hommes, c'est celui de chacun.

boris vian, L'écume des jours

Je pose une question que je reconnais redoutable: celle de la *morale révolutionnaire*. Voilà de bien grands mots: Morale, Révolution. Ces mots, s'ils ont un sens, ne peuvent jamais cesser de bouleverser ma vie quotidienne. Surtout accolés l'un à l'autre, ils signifient une quotidienneté perçue, réfléchie et agie selon un impérieux mot d'ordre. Voilà pourquoi ils sont redoutables. Il ne suffit pas de les prononcer pour que la chose existe: ce sont les mots de l'utopie et de l'action. Ces mots, s'ils ont un sens, écrasent tout d'abord celui qui les entend, les fait siens. Je ne crois point en celui que ces mots n'effrayent pas un jour ou l'autre.

Plus je me convaincs de mon propos, plus je redoute de le livrer. Suis-je compétent à débattre la question? Je ne parle pas d'une compétence intellectuelle (que, d'ailleurs, je n'oserais me donner), mais d'une qualification existentielle: l'épreuve d'une lutte révolutionnaire qui n'est encore que projetée, amorcée et, surtout, le poids de cette vérité *que je suis* comme individu. Par conséquent, ce que je dirai par la suite repose sur des fondements problématiques: toutes mes affirmations seront précaires, seront de fausses affirmations, ne moduleront qu'une seule interrogation, à laquelle vous ne pourrez, aucun d'entre vous, vous soustraire.

Certains s'agaceront peut-être de ce ton personnel. Je ne choisis pas ce

ton, il s'impose à moi. Au nom de qui parlerai-je? J'apprends peu à peu à me méfier de *l'idéologie* (1); je reparlerai bientôt de cette méfiance. En tout cas, il m'était impossible d'adopter un style d'emblée *objectif* comment aurais-je pu éviter de pontifier, de moraliser? Mais ce doute, cette méfiance, ces hésitations ne risquent-ils pas de ruiner les chances de l'action, la si nécessaire action? Retour insidieux d'inhibitions?

Il faut redire que l'action ne peut être un impératif catégorique. Je parle, ici, de l'action comme tâche individuelle: je *choisis* d'agir. Ces vérités n'apparaissent pas en-deça d'un certain vertige, qui ruine à fond tout décalogue.

poser la question morale

Je m'adresse à ceux qui ont choisi l'engagement révolutionnaire (ils sont le *nous* de ces propos), quelque forme que prenne cet engagement. *Je ne reconnais pas de morale autre que révolutionnaire:* morale et morale révolutionnaire, c'est tout un pour moi. Voilà peut-être une assertion risquée. Je ne la soutiens pas principalement pour des raisons théoriques; je pars d'une *certitude pratique:* les hommes, comme êtres individuels et sociaux, *doivent* avoir raison de toutes les forces qui les oppriment et les dénaturent (cela, Kant et les "philosophes des lumières" le savaient, le disaient déjà); et, pour que cette vérité ait un sens, chacun doit la pratiquer en un lieu et un temps précis. Ainsi apparaît la possibilité d'une *transformation radicale* des conditions *matérielles* de l'existence sociale et individuelle. En-dehors de cette certitude, il n'y a pas de morale possible.

Mais cette certitude, d'un côté, en est une de coeur - elle se fonde sur l'indignation morale - de l'autre, elle n'est remplie que d'un contenu fort imprécis. Mais le *contenu,* s'il n'est pas exprimé clairement, n'en est pas moins impliqué par nos actes et nos attitudes. A ce niveau, et à ce niveau seulement, il est déjà *précisé* nous ne vivons pas d'idées générales.

Ce contenu, il importe de le rendre conscient. *C'est là tout le sens de la question morale.* Par exemple, ne découvrirons-nous pas certaines contradictions entre le choix qui scelle notre engagement dans la lutte révolutionnaire et l'ensemble des raisons, motivations, réflexes qui entourent ce

choix et le colorent; si elles ne sont pas indépassables, elles peuvent quand même surgir comme de formidables obstacles; nous devons en prendre conscience.

La question morale est nécessaire parce qu'elle *est* la question sur le contenu, sur le contenu de la théorie et de la pratique révolutionnaires en tant que l'une et l'autre existent *par et dans un choix individuel,* interindividuel. Il n'y a pas d'un côté la morale, de l'autre la révolution, la politique; distinction depuis laquelle il y aurait à examiner le rapport de deux termes clairement définis. Le contenu d'une révolution possible, à faire, est intégralement moral. Bien sûr, il est *aussi* politique, économique, scientifique... mais justement, ces dimensions-là n'ont de sens et de réalité que comme *comportements* individuels et sociaux. Que penser d'un "révolutionnaire" cynique et sans scrupules? Le mensonge a des limites.

Je veux dire maintenant ce qui me brûlait les lèvres depuis le début: pour plusieurs, la question morale *ne se pose pas.* L'engagement dans un combat politique justifierait tout, quasi-inconditionnellement. Certes, on ne tient pas ce raisonnement, mais il arrive que la question morale *cesse d'intéresser.* Pour bien juger de cette attitude, il faudrait reconstituer l'histoire de chacun: ces vues ne sont donc que fort approximatives. Par ailleurs, si je dis "poser la question morale", je ne mets peut-être pas les mots qui conviennent sur une réalité qui n'a rien de purement théorique et fait problème en-deça ou au-delà des mots, comme on voudra. D'où la difficulté d'en parler, d'écrire là-dessus: on n'évite pas la "distortion" théorique.

La question morale cesse d'intéresser de l'instant où l'on met une foi absolue en ses raisons. En d'autres termes, l'action militante s'impose d'emblée comme morale, et propre à satisfaire toutes les instances morales. Le piège, il est ici. Je ne remets pas en question la certitude qui fonde notre action: elle est une certitude *pratique,* donc relative, et qui ne peut être confirmée ou infirmée que par sa réalisation ou sa non-réalisation. Parler de dogmatisme lorsqu'est posée l'exigence de l'indépendance et de la révolution québécoise est un non-sens puisqu'il n'y a pas là une vérité à reconnaître mais une vérité à faire: elle est au-devant. Si elle est un dogmatisme, elle ne peut s'opposer que des dogmatismes: le fédéralisme, ou tout "statuquo-isme", n'est pas *plus vrai* que l'indépendantisme, au sens d'une vérité à démontrer a priori, c'est-à-dire *avant* de la choisir. Quant à l'attentisme, il ne signifie rien, il n'est que le degré zéro de la vérité pratique (sociale et politique): ceux qui s'y réfugient se situent en-deça

de toute vérité et de toute erreur; en réalité, la plupart des attentistes, qu'ils le veuillent ou non, sont du côté du plus fort, et composent, sans douleur, avec les tenants de l'ordre établi. En ne prenant pas parti, ils *profitent* du système. Pour résumer, je dirai qu'il n'y a pas d'action possible sans *certitudes*. Or la question porte ici sur le sens de ces certitudes. Muées en dogmes, elles dénaturent et faussent le sens évidemment humain du militantisme.

J'en reviens donc à la question du *contenu*. Par contenu, je n'entends pas que les idées, les valeurs, les objectifs, l'appareil théorique, les options idéologiques, la masse des informations retenues qui explicitent notre engagement, notre combat, qui fondent notre certitude dans l'action. Par contenu, j'entends aussi, et ceci me paraît plus important parce que moins su, l'ensemble plus ou moins informe des besoins, désirs, frustrations, valeurs mi-conscientes, bref tout ce qui constitue la chair même de nos comportements, de nos spontanéités, de nos façons de vivre, de signifier, de communiquer avec les autres. Je dis que cette part occulte du contenu, part qui n'est pas intellectualisée, qui échappe aux "rationalisations" (au sens de mécanismes de défense), qui n'est, en somme, que la vie quotidienne toute nue, doit faire l'objet d'un examen attentif et être comparé au contenu intellectuel, conscient, de notre engagement. 1° tel que je le laissais entendre, je soupçonne fort l'existence de conflits, de contradictions entre ces deux aspects du contenu, entre la vie quotidienne et l'engagement révolutionnaire; 2° je crois que la "vérité" et le salut de notre engagement, de notre combat, de notre certitude dans le combat, dépendent étroitement du contenu secret, informulé de notre quotidienneté et que, par conséquent, il nous faut soutenir un *rapport critique* de l'action politique à la vie de tous les jours (la vie "privée") et vice-versa. La première affirmation est une hypothèse susceptible de nous guider dans la position du problème moral; la seconde est une sorte de postulat, une règle de méthode qui nous aide à comprendre les données du problème.

La seule façon de poser la question morale, *et son seul intérêt,* est d'arriver à connaître clairement pourquoi et comment vivons-nous et agissons-nous, depuis les banalités quotidiennes jusqu'aux rêveries les plus utopiques.

Quel est, en nous, le militant, et quel, l'homme quotidien? J'affirme que toute solution de continuité de l'un à l'autre est un mensonge, et un mensonge qui atteint tout autant l'action politique que le comporte-

ment quotidien. L'importance de la question morale est que, si elle n'est pas posée *pratiquement*, tout le reste est compromis, dévoyé. Le sens d'une révolution est moral: l'action révolutionnaire vise la transformation des conditions de l'existence et la réalisation des possibles humains encore obturés. Je reviendrai sur la question; je l'indique maintenant parce que cette *vue utopique* (la révolution est utopie) (3) intéresse, d'une façon pressante, la conduite de la vie quotidienne de celui qui choisit les fins révolutionnaires.

l'aberration

Les choses se produisent de curieuse façon. Avec variantes à l'infini selon les individus. Mais n'est-il pas vrai que, dans une certaine mesure, le fait de "s'engager" ressemble à une délivrance, à une justification? On se sent utile, modestement indispensable. Déjà, on commence à classer les gens: ceux qui s'engagent, ceux qui ne s'engagent pas. Les seconds ont toujours l'air un peu suspect. De plus, si l'on a souffert, dans son emploi ou ses relations, d'avoir été reconnu indépendantiste ou socialiste, on estime avoir droit à un certain respect, de faire certaines choses, de n'en pas faire d'autres. On a raison, on le sait, et l'on aurait tort d'avoir mauvaise conscience. On est "dans la vérité".

En d'autres termes, on s'est donné un rôle: on vit, pense, agit pour la cause; on représente la Cause; c'est la Cause qui inspire ce qu'il faut faire, ce qu'il ne faut pas faire. On joue à être militant. Je simplifie sans doute un peu mais n'y a-t-il pas de cela dans nos comportements à tous? Il semble que la Cause, l'engagement, l'action politique répondent à toutes les questions, solutionnent tous les problèmes. Ou, plus exactement, la réalité (celle qui manque d'élévation) cesse d'intéresser si elle n'a pas de rapport au contenu immédiat, évident de l'engagement politique. On succombe alors à un rétrécissement des perspectives. Ce rétrécissement, je l'appellerai "l'étroitement politique", et j'entendrai par là une mutilation de la praxis totale qui doit réaliser, au jour le jour, dans la vie quotidienne, l'intention révolutionnaire.

Marcel Chaput (celui des jeûnes) et les "effelquois" ont donné le ton à l'engagement politique des indé-

pendantistes: jouer le tout pour le tout, "faire le saut". Figures exemplaires: leur attitude en imposait; et cela, en dépit des *raisons* avancées pour contrer un engouement trop exclusif. Dans les conditions sociales présentes, l'engagement signifie, pour celui qui le prend, le passage, vécu comme irréversible, de la masse des satisfaits ou des résignés à une fraternité de damnés. Pour la plupart, cela n'a rien de particulièrement dramatique ou de spectaculaire; pourtant, il suffit de penser que "ça pourrait bien arriver un jour ou l'autre" pour que souffle le vent du drame. Ces choses se sentent lors de manifestations.

"Faire le saut" est un acte qui suppose de la générosité, du désintéressement. Et aussi une certaine dose d'écoeurement, d'exaspération, que l'on " a son voyage". On ne pose pas cet acte en conclusion à de longs et sereins raisonnements; il est avant tout le corollaire irrépressible de la passion. Il ne saurait être que passionné, et c'est parce qu'il est tel qu'il porte en lui le risque de *l'aberration* (2). Evidemment, ce n'est pas de "faire le saut" qui est aberrant: on ne peut s'engager à moitié. Le risque de l'aberration tient ici au *contenu* même de l'engagement, à la signification qu'on lui donne dans la pratique quotidienne, bref, à la façon dont on se débrouille avec la situation où l'on s'est mis en "faisant le saut". Je parlais, tout juste, de fraternité damnée: j'emploie à dessin cette terminologie sentimentale. Faire le saut, - cela est rarement convenu en termes clairs - signifie, pour la plupart, se mettre au ban de la société, se constituer (virtuellement) "délinquant", envisager comme quasi-inéluctable la clandestinité, l'illégalité. L'aberration est justement possible parce que cette "condition de damné" est à la fois vraie et fausse. Vraie, parce que tout révolutionnaire véritable, niant la société où il vit, persistant dans son refus, pousse celle-ci un jour ou l'autre, à l'exclure de ses rangs sous quelque forme que ce soit.

Fausse, parce que l'affrontement entre les forces révolutionnaires et les forces conservatrices n'a pas encore été consommé, et que, par conséquent, la société n'impose pas au révolutionnaire une forme *évidente* d'exclusion. Il faut le provoquer, ce genre d'exclusion, pour le subir. Et c'est là une conduite aberrante (possible justement dans la mesure où le seul fait de se vouloir et de se faire révolutionnaire est déjà une "provocation"): mais le geste de bravade ne sert en rien la visée révolutionnaire; il trahit plutôt une impatience incontrôlable sinon une conduite de "desperado". C'est une maladie infantile. C'est du gauchisme au petit pied.

La plupart ne succombe pas à cette déraison, mais je crois que personne n'échappe tout à fait à la fascination du saut dans le vide, de l'acte irréparable. L'aberration nous guette parce que, en nous voulant révolutionnaires *présentement*, nous choisissons un "rôle social ambigu, sinon équivoque. On pourrait "mesurer" l'aberration par "l'écart" qui sépare notre idéal social et politique des possibilités présentes de l'accomplir. Cet écart est gigantesque et nous force à vivre écartelés: entre un présent désespérant et un avenir d'autant plus merveilleux qu'il est utopique (3). Si nous vivons intensément le "saut", si, pour nous, l'engagement révolutionnaire commande à une transformation de notre vie quotidienne, s'il signifie le "prêt à tout", alors il peut devenir quasi-intolérable de le vivre: sans cesse, le futur (l'utopie) nous chasse du présent et le présent (le quotidien) nous arrache au futur. Or il ne faut ni nous enliser, par lassitude, dans le présent, ni basculer, par impatience, dans le futur. C'est le plus difficile. L'aberration, c'est de pervertir un engagement totalisant en une intransigeance stérile; c'est de refuser les indispensables compromis pratiques, en oubliant qu'ils sont des ruses nécessaires.

Aberrer. c'est substituer, à l'exercice de la lucidité, le déchaînement d'une logique délirante. Parmi les conduites aberrantes, j'inclus le moralisme, l'idéologie, l'activisme et celle qui les comprend toutes, le romantisme.

Je voudrais tout de suite faire remarquer que ces conduites ne peuvent pas faire l'objet que d'une explication psychologique. Je crois, certes, que l'histoire individuelle serait ici significative, mais je me méfie d'une psychologie qui ne serait qu'un répertoire de motifs et de frustrations et "oublierait" le sens transindividuel des conduites. L'examen de la condition sociale objective me paraît plus éclairante. Mais je veux tout d'abord tenter de décrire les conduites aberrantes.

les rêveurs de l'action

Par romantisme, j'entends. ici, la rhétorique de l'outrance, de la démesure, la fascination à l'égard de la violence (conduites de martyr ou de bagarreur), l'attrait pour la clandestinité ou l'illégalité. Romantisme égale-

ment, une conception catastrophique et eschatologique de la révolution: la lutte armée le coup d'état, le grand soir de l'indépendance.

Nous sommes plus ou moins tentés d'évaluer les choses à la mesure du "tout pour le tout" Nous avons tendance à tenir pour suspect tout engagement qui ne serait pas un "flirt" avec l'acte irréparable; pour douteuse, toute pensée qui ferait un peu trop la part des choses dans un univers violemment divisé en colonisés et colonisateurs, en prolétaires et bourgeois. Le règne des majuscules s'établit: le *terrorisme idéologiqué.* Nous en arrivons à vivre, à nous interpréter à travers un langage simplifié, mystifié, fait d'un marxisme légendaire (Prolétariat, Lutte des Classe, Violence de l'Histoire, Révolution) et d'une célébration inconditionnelle des luttes de libération nationale (guerilla, terrorisme). N'irions-nous pas jusqu'à déplorer l'absence d'un Québec misérable et sous-développé, livré à une répression policière et militaire ouverte, bref franchement colonisé!

Si le terrorisme idéologique l'emporte, nous passerons à côté d'une pensée et d'une action révolutionnaires efficaces. Je crois que la plupart ont conscience de ces dangers. Mais il y faut une attention soutenue. Il faut surtout échapper à l'"étroitement politique", cette spécialisation de l'intérêt qui donne naissance à tout terrorisme.

Paradoxalement, le terrorisme idéologique finit par ruiner l'intelligence politique elle-même et, conséquemment, l'action. L'activisme, parce qu'il n'est qu'agitation, est la négation de l'action politique. La simplification du langage dénature la perception des réalités et conduit au non-sens politique. Ainsi, pour donner un exemple, l'exaltation démesurée de la libération nationale conduit à privilégier une politique éventuelle de nationalisation générale. Mais se demande-t-on ce que ça veut dire, en réalité, la nationalisation? L'opportunité de *ses* applications? Sait-on que la nationalisation est *aussi* l'un des instruments du néo-capitalisme (nationalisation des secteurs non rentables)? Que l'écart est plus grand entre nationalisation et socialisation (impliquant autogestion, démocratie économique) qu'entre le système capitaliste traditionnel et le système néo-capitaliste, qui pratique certain genre d'étatisation? Ce n'est là qu'un exemple. Il illustre pourtant l'abîme qui sépare le terrorisme idéologique d'un véritable comportement révolutionnaire. Cet abîme est celui du sang-froid, de la patience; celui d'un regard "dé-fanatisé" et avant tout curieux des réalités présentes, telles qu'elles sont et non telles que les défigure une idéologie facile. Dans

quelle mesure ne sommes-nous pas encore tributaires des rêveries du XIXe siècle et des mythologies de la décolonisation violente (pour certains, il faudrait parler de l'"idéologie" des voleurs d'autos ou de celle des boys-scouts)? Y succomber serait ni plus ni moins que sombrer dans une schizophrénie, dans un délire d'interprétation dont la sémantique est peut-être politique mais qui est, en fait, la négation de toute politique. Je ne vois pas, dans ce travers, le symptôme d'une "tare morale" mais l'indice d'un écart encore énorme entre celui qui se veut révolutionnaire et la société qu'il veut transformer, un "coefficient d'adversité" redoutable qui affecte au départ toute entreprise révolutionnaire menée dans l'Amérique du Nord de 1965. Il est temps de nous réveiller? Il est temps de nous délivrer de l'"analphabétisme" politique des rabâchages de grandes formules, de cesser de refuser tout ce qui est intelligence des situations pour satisfaire des envies très très petite-bourgeoises de casser des gueules.

ne pas se prendre au sérieux

Je résiste à un certain malaise lorsque je pense, j'écris les mots "militant", "révolutionnaire", "engagement", "action politique" etc. Car ce sont les mots de la certitude mais ceux aussi de l'aberration. Comment être sûr que l'on ne succombe pas à une folle rhétorique?

Toute rhétorique est un terrorisme. La terreur règne lorsque les mots et les attitudes, en plus de signifier ce qu'ils disent, confèrent magiquement à celui qui les prononce une dignité, une qualité, une appartenance au "clan" qui "parle" ce langage. Il faut à tout prix le parler pour se faire entendre. L'aberration est à son comble quand les mots ne signifient plus que soi-même: l'on se prend alors pour un autre, l'on se prend pour celui que la situation ne permet pas que l'on soit *encore* un révolutionnaire.

Il ne s'agit pas que de mots, d'ailleurs: le *contenu* dépasse de beaucoup *l'exprimé*. Il faut se méfier de l'implicite, de l'"entendu": une façon de se sentir ensemble, de s'opposer aux autres. Et l'image simplifiée de nous-mêmes que les autres - les adversaires politiques, la presse - nous renvoient favorisent insidieusement cette simplification. Après tout, une société aussi complexe que la

nôtre ne parvient-elle pas à fixer, à "institutionaliser" les formes de la révolte, à imposer un "rôle social" au réfractaire, à l'apposant, ce qui est une façon subtile de l'intégrer, de la désarmer. Ce sont encore les plus fanatiques qui risquent de nous transformer en une gauche "folklorique" Je considèrerais même, comme critère (négatif) du comportement révolutionnaire, son irréductibilité *active* au "rôle" d'opposant tel que le fixe la société.

En somme, la "tâche" morale, qui en est une d'autocritique intégrale, est de préserver l'exigence révolutionnaire de toutes ses contrefaçons. Or le seul recours possible, ici, c'est l'exercice de *la distanciation.* Faire éclater l'image familière. Nous faire tout à coup *étrangers* à ce qui nous passionne; faire surgir devant nous la cause, l'engagement social et politique, cet ensemble de gestes quotidiens et de rêveries futuristes qui meublent l'univers d'un militant. Un jour, *ne plus se prendre au sérieux.* Stopper les machines. Car le mal, c'est le sérieux. La rhétorique, le terrorisme idéologique procèdent avant tout de l'esprit de sérieux. L'antidote, c'est *le jeu.* Je ne crois pas qu'il existe d'instrument plus efficace d'autocritique que le jeu. Antidote parce qu'antipôle: le jeu est l'anti-idéologie, l'anti-terrorisme, l'anti-rhétorique par excellence. Non le jeu des bourgeois, qui est fuite désespérée de l'ennui. Qu'on lise ou relise Roger Veilland ("Drôle de jeu", "Bon pied bon oeil"); (4); la lecture de ces romans peut être aussi "instructive" (édifiante!) que celle de "La guerre de guerilla du "Che" Guevara. En un sens, le jeu n'est pas étranger à l'"efficacité" révolutionnaire. Il est partie d'une *praxis* cohérente, véritable, totale: engageant le vivre individuel (dans le jeu, on ne se préserve pas), et réservant la gravité des objectifs révolutionnaires. Le jeu peut être, est une valeur révolutionnaire. Je ne crois pas qu'il soit plus facile de jouer que de poursuivre une action politique. Ni moins dangereux. Il est une forme passionnée de doute, de révolte contre la société telle qu'elle est, contre l'ordre établi. Le jeu est négation comme la révolution est négation. Au sein de la révolution, il préserve *la certitude,* la foi en l'humain, de sa dégradation en formules, en rituels, en sécurité morale (qui sont le propre des fanatismes). L'on sait que la révolution est plus qu'une résultante des "mécanismes sociaux". Elle use de ces derniers comme de matériaux indispensables; mais surtout elle les bouscule dans la mesure où elle est irruption d'une liberté, d'une passion, d'un risque, initialement d'une "faute de calcul" inspirée par l'ennui que nique sociale" qui n'est qu'un autre suscite la perpétuation d'une "mécanom de la réaction.

Toute révolution, par la marge d'imprévisibilité qu'elle implique, suppose la "passion du jeu". La certitude est au-delà des évidences et des calculs; elle les devance et les accomplit. Ce saut en avant, cette distance à soi dangereuse qui est ensemble le doute, la liberté, la passion, c'est le jeu qui le préserve et le renouvelle. Le jeu est peut-être une liberté un peu folle, mais s'il en allait de ce "dérèglement" pour nous délivrer des idoles et des cultes. Oui, savoir jouer est peut-être le plus difficile.

Jeu (distance à soi: autocritique) : urgent, indispensable. Lorsque la passion révolutionnaire se dégrade en intolérance; lorsque l'idée, la conscience se figent en idéologie, en rhétorique; lorsque la générosité devient outrance, et le désintéressement, esprit de sérieux. Ce que le jeu dénonce, ce n'est certes pas l'exigence révolutionnaire, ni son obligatoire accomplissement politique, mais leur dénaturation.

la révolte

La question du contenu est celle du fondement. Oh! il ne s'agit pas de rechercher le fondement dans les forêts de la métaphysique! Ce qui pourrait d'ailleurs être séduisant mais trompeur.

Ce fondement est d'abord la révolte: la révolte est et demeure *le moment subjectif de l'acte révolutionnaire.* On ne peut trop préserver, reconnaître sans cesse la vérité de la révolte. Révolte, refus du "monde ancien", indignation devant l'inhumation des rapports sociaux; impatience, exaspération...c'est bien d'elle que se nourrit le romantisme, comme sa figure dégradée.

La vérité de la révolte, c'est qu'elle est *pré-politique. Et elle doit le demeurer* dans sa subordination même à la pratique politique. Bien sûr, le caractère pré-politique de la révolte est aussi son ambiguité: nous sommes, je crois, à la racine subjective de l'aberration. Quand je dis que la révolte est pré-politique, je veux dire qu'elle se soucie moins des moyens concrets de s'accomplir que de la conscience exacerbée de ce qui manque à l'existence, aux rapports sociaux; elle est purement négative et bouscule toute "spécialisation" des perspectives. C'est dire, également, sa limite. Si elle devient a-politique, voire anti-politique, elle se dégrade en négation stérile du présent, donc en une accepta-

tion larvée: elle se renie elle-même. Mais en diffusant dans le politique, c'est-à-dire en voulant se traduire par des actes pratiques, singuliers, limités mais réalisant, elle ne doit pas s'oublier comme exigence totalisante, pré-politique et trans-politique, de l'humain.

C'est à dessein que je ne définis la révolte que par la politique. Concrètement, si nous voulons accomplir réellement la révolte (la négociation de l'inhumain), nous ne pouvons signifier, agir *que politiquement.* Or c'est bien du sein de la visée politique qu'il faut déborder le politique; le politique - le déploiement théorique et matériel des objectifs et des moyens pour y atteindre - ne peut conserver sons sens qu'en se nourrissant *de ce qui n'est pas lui:* la subjectivité, le rêve, mais aussi, d'une part, l'informe quotidien, de l'autre, le réseau inextricable des activités humaines. *Le politique reçoit ses visées d'ailleurs.* S'il les refuse, il devient un terrorisme il devient sourd et aveugle à la réalité de l'existence humaine qu'il doit informer. On peut dire, sans paradoxe, qu'il devient *réactionnaire.*

La révolte doit se muer en *attention passionnée* à l'égard de tous les niveaux de l'existence humaine; tel est le sens qu'elle acquiert en se dépassant au sein de la pratique politique. Cette conversion est mouvement hors de la mauvaise subjectivité. Il n'est pas facile d'y arriver. On peut très facilement, tout en croyant sortir de la révolte individualiste (par exemple de style beatnik), user du politique comme d'un moyen "efficace" pour assouvir une volonté mégalomaniaque de détruire. On est à la fois "efficace" et "rêveur"; on pose des actes concrets, visiblement concrets (v.g. des bombes) pour servir une image abstraite, impraticable de la révolution, qui se durcit dans un modèle catastrophique (le "à feu et à sang" que l'on n'ose s'avouer). Le terrorisme est une contamination de la volonté révolutionnaire par une révolte devenue aveugle à sa vérité, n'avouant pas son incapacité à se dépasser (c'est-à-dire à briser la prison de la subjectivité) et masquant ce mensonge sous l'illusoire forme inverse de l'activisme. A la limite, on ne rend un hommage vibrant à l'action (accompagné d'un mépris pour l'intelligence, la théorie) que pour mieux la ruiner.

L'attention passionnée, qui me paraît être la forme mûrie et responsable de la révolte, accomplit le renoncement à une négation prisonnière d'elle-même (pour qui le concret, le cher concret, n'est ici que la scène grandiose où se déployer). Attention qui doit tout d'abord se retourner sur elle-même sans complaisance: ce qu'elle découvre, c'est quelle est mue par *l'intérêt,* l'intérêt personnel. Car

le grand mensonge, encore une fois, c'est la croyance au désintéressement: on lutte pour les autres, pour le peuple, pour les travailleurs, pour la nation. Ce qui est terrible ici c'est que l'on use d'une vérité - la révolution, c'est avant tout le peuple, les classes exploitées - pour la falsifier: on en fait une figure de rhétorique, un alibi pour masquer sa petite révolte individuelle.

Découvrir que l'on est intéressé, c'est renoncer du coup à la bonne conscience. Non pour tomber dans la mauvaise, mais pour reconnaître que l'on ne pense ni n'agit sous l'inspiration d'idées pures, de beaux idéaux, parce que l'on est, comme n'importe quel individu, étroitement conditionné par sa situation objective, par la dimension *matérielle* de son existence (5). Il faut aller jusqu'à reconnaître *qu'individuellement* nous sommes davantage aliénés, défavorisés que nous n'aimons le laisser entendre (un salariat intellectuel, ça existe, dans une société qui fait bon marché de la liberté d'expression). Mais se déclarer désintéressé, c'est une façon subtile de flatter sa petite vanité.

l'Intérêt

Reconnaître que je suis *intéressé*, comme individu, par la transformation révolutionnaire de la société québécoise, n'est-ce pas contrer efficacement toute rhétorique? L'intérêt me découvre ma condition sociale objective.

Le révolutionnaire est avant tout un mécontent, quels que soient les motifs métaphysiques ou moraux qu'il avance: il ne se sent pas à l'aise dans la société où il vit et s'il veut davantage, c'est pour lui tout d'abord. Sachant qu'il ne peut obtenir, à lui seul, de transformations sociales, il se tourne vers les classes, les groupes défavorisés, dominés, exploités.

On pourra objecter que, par son engagement, il risque de compromettre par exemple une carrière "intéressante", qu'il se "sacrifie". Ce serait méconnaître le sens et la portée de l'intérêt. La conception libérale bourgeoise de l'intérêt, qui oppose intérêt individuel et intérêt collectif, rend incompréhensible l'"intérêt" du comportement révolutionnaire. Bien sûr, il serait simpliste de confondre tout uniment ces deux niveaux d'intérêts; mais la vérité tient ici à *la réciprocité* des intérêts individuels. Réciprocité qui s'affirme et triomphe au moyen de décisions collectives qui renversent la domination d'une classe exploiteuse, d'un certain nombre

d'individus qui confisquent, au détriment des autres, le pouvoir de décision collectif. Une parfaite réciprocité d'intérêts est sans doute utopique; mais à ce titre, elle constitue une "idée directrice", qui se fonde sur la certitude que la réciprocité des intérêts (l'intérêt collectif) maximise l'intérêt individuel.

Notre condition de canadiens-français crée, sans équivoque, une réciprocité d'intérêts: nous sommes tous menacés dans notre existence sociale et culturelle. De plus, l'oppression économique et politique de l'impérialisme canado-américain détermine, pour l'ensemble des travailleurs québécois, une réciprocité d'intérêts qui les oppose au capital étranger *et* autochtone. Dans ces conditions, quel est l'intérêt de celui qui devient un militant révolutionnaire?

Et d'abord qui est-il ce militant? Quel est le militant moyen? Il a moins de 30 ans, il a surtout 20 ans. Il est montréalais, mais aussi appartient de plus en plus à la jeunesse des petits centres de province. Il est un intellectuel. Attention, je donne à ce mot son sens le plus étendu (sens dénué, bien sûr, de toute trace péjorative: le moralisme): le diplômé, le travailleur intellectuel, l'étudiant, le journaliste, le syndicaliste, l'artiste et l'écrivain, l'autodidacte, le "mi-étudiant-mi-chômeur" (qui lit "la guerre de guerilla", "Que faire?") et "La propagande" de la collection "Que sais-je?"). Le non-intellectuel est celui qui vit *hors du milieu des idées*, qui est plus ou moins conditionné par les idéologies massifiantes: le travailleur, l'employé. *La proportion des militants* (révolutionnaires) *non-intellectuels* est encore infime, mais tend à s'accroître plus rapidement. Pour faire bref, disons que les militants intellectuels forment le noyau d'un mouvement révolutionnaire encore embryonnaire, ce qui, au surplus, n'a rien que de très banal.

Ces considérations sont d'un vague désespérant: il faudrait esquisser une sociologie du militant que mes pauvres moyens intellectuels ne me permettent pas de tenter.

Il y aurait lieu, par exemple, de déterminer précisément la condition de l'intellectuel nord-américain (6). La société québécoise ne fait qu'accéder à des structures de type néo-capitalistes. L'on sait que les intellectuels y deviennent, par excellence, les techniciens, les "conseillers". C'est là une forme, non douloureuse, et même dorée, d'asservissement au système. Le second choix est celui du parasitisme aventurier, de la quasi-délinquance... qui conduit, dans le meilleur des cas, au militantisme politique.

Au Québec, les jeux ne sont pas encore faits. La "révolution tranquille" a certes commencé de s'entourer de "spécialistes" et le ci-devant frère Untel vient d'inaugurer le culte du I.B.M.; mais les jeunes intellectuels (principalement les étudiants) ont déjà flairé la supercherie. Une partie d'entre eux ne sont pas près de se faire acheter.

Un élément déterminant de la situation est la révolte de la jeunesse qui, au Québec, va du yé-yé à l'attentat à la bombe. Ce phénomène est commun aux sociétés occidentales sur-développées. Ici, il a nettement tendance à se cristalliser dans *le mécontentement politique*. Comme Marcel Rioux le laisse entendre, les jeunes québécois espèrent changer les règles du jeu: ils sentent qu'ils peuvent encore orienter l'évolution de la société québécoise. Les années 60 sont celles qui précèderont soit un durcissement des structures néo-capitalistes soit l'avènement d'une révolution.

Le mécontentement politique n'est pas le fait que des jeunes intellectuels; il atteint aussi d'autres classes de jeunes. Cela tient peut-être à ce que la jeunesse, en dépit des cloisonnements sociaux, s'éprouve plus facilement comme un tout, qu'elle jouit, surtout, de "rites culturels" qui lui sont propres et lui permettent de mieux s'identifier. Il suffit que la conscience que la jeunesse a d'elle-même prenne une figure nettement politique pour que le moment de profondes transformations sociales surgisse d'un avenir plus immédiat. Pourtant, n'anticipons pas trop. Ne cédons pas aux illusions. La jeunesse ne forme pas une classe: une fois que ses membres entrent sur le "marché du travail", ils obéissent à la division sociale du travail, ils se dissolvent au sein des classes économiques.

A la question "quel est l'intérêt des jeunes intellectuels révolutionnaires"? Nous avons apporté quelques éléments de réponses en définissant, très rapidement, la condition des intellectuels et celle de la jeunesse. Il nous reste à en tirer certaines conclusions.

portrait - robot du jeune militant

Si nous écartons la croyance naïve en la force d'idées généreuses comme moteur principal d'une pratique révolutionnaire, nous devons nous étonner de ce que le mécontentement des jeunes intellectuels soit si vif et

si entier. Bien sûr, le régime de la révolution tranquille n'a rien de "révolutionnaire", mais n'offre-t-il pas des garantes suffisantes pour la réalisation de mesures rationnelles et progressistes? Assez pour qu'il vaille la peine d'y ouvrer "de l'intérieur", dans le dessein du contrer les menées de la réaction? Néanmoins, le refus de composer avec le régime se révêle assez général et assez net pour susciter une véritable "opposition" au sein de la jeunesse intellectuelle. L'écart entre ces nouveaux opposants et le régime actuel est beaucoup plus grand que ne le fut celui qui existait entre le régime duplessiste et ses adversaires.

Le régime Lesage, en prenant le pouvoir, s'appuyait sur l'intérêt national: "maîtres chez nous". Il misait également sur l'irrépressible besoin de progrès social que ressentait la population: "c'est l'temps qu'ça change". Le régime Lesage répondait, au minimum, aux exigences posées par une société devenue industrielle et urbaine. Il les cristallisa. Aujourd'hui, en les trahissant, en freinant le mouvement, il suscite une déception d'autant plus vive que l'enthousiasme avait été généreux.

Le nationalisme de la néo-bourgeoisie d'affaires se réduit aux dimensions d'un instrument de chantage qui améliore sa situation de concurrent économique et politique dans le réseau d'intérêts qui le lie au pouvoir politique et au capitalisme étrangers. Son progressisme, c'est l'adaptation de l'économie aux nouvelles exigences du capitalisme contemporain, la "rationalisation" du système des grands profiteurs et des "establishments".

La jeunesse intellectuelle opposante qui, depuis 1960, s'accroît et resserre ses rangs, dans la mesure où ses membres ne sont *pas encore* liés d'une façon ou d'une autre au régime, donc ne partagent pas, d'une façon irréversible, ses intérêts, et que, d'autre part, ils désirent pousser à sa limite l'oeuvre d'élargissement national et de réforme socio-économique compromise par les élites au pouvoir, n'hésitent pas à contrer durement le régime et à transformer peu à peu ses désirs en exigences et en objectifs révolutionnaires. Ils songent à un type d'action qui vise à détruire éventuellement le système. Cette jeunesse désespère d'oeuvrer "au sein des structures" parce qu'elle y voit les risques d'une démission irréparable, d'un consentement à la stagnation. Elle sait qu'il lui serait impossible de satisfaire aux exigences objectives posées par les intérêts collectifs.

L'intérêt de la jeunesse intellectuelle, en tant qu'elle se conçoit comme corps de futurs "techniciens",

réside dans la possibilité, pour elle, d'orienter, d'inspirer, d'informer l'oeuvre de libération nationale et de rénovation sociale. Non de la diriger, cependant, encore moins de la réaliser. Cette incapacité objective à diriger, à réaliser vient, bien sûr, de ce qu'elle n'est elle-même qu'une réalité essentiellement transitoire; de ce que, d'autre part, les intellectuels ne sont pas les producteurs des biens *et* des rapports sociaux. En prenant conscience de ses limites, la jeunesse intellectuelle reconnaît ainsi *ce qui lui manque:* l'ensemble des classes travailleuses (ouvriers, ruraux, employés) qui, comme producteurs des rapports sociaux, sont d'emblée désignés pour assumer les décisions collectives. C'est à ces classes qu'il revient de diriger et d'accomplir les transformations révolutionnaires de la société québécoise. Leurs intérêts ne se distinguent pas de l'intérêt national et social. En tant que 'classe universelle", la classe des travailleurs est conduite à désirer, à vouloir réaliser les exigences objectives sur lesquelles se fondent les visées nationalistes et "progressistes" mise de l'avant par les hommes de la révolution tranquille (7).

Il y a donc réciprocité d'intérêts entre la jeunesse intellectuelle et les classes travailleuses. Cela, vous vous en doutiez bien un peu. Mais je n'ai pas cherché à poser une affirmation nouvelle, j'ai voulu en découvrir les fondements objectifs (ce à quoi je ne prétend pas être arrivé): les intellectuels révolutionnaires doivent, pour donner un sens à leur engagement, s'allier aux travailleurs. Naguère, on entendait souvent le "allez vers le peuple"; oracle habituellement proféré par des intellectuels qui pratiquaient un dégoût de bon ton à l'endroit des "maudits intellectuels". C'était bien là sentir la nécessité objective d'une réciprocité d'intérêts, mais c'était, du même coup, fausser le sens de l'affirmation en prêchant un désintéressement, un abandon de sa condition (ce qui, en l'occurrence, était insensé) pour adorer l'ouvrier-roi.

Cette attitude - populisme, ouvriérisme - compromet l'émergence d'une pratique révolutionnaire véritable: en niant la réciprocité d'intérêts, par ailleurs spécifiques, entre intellectuels et travailleurs; réciprocité qui constitue justement le plus puissant moteur d'une révolution. Le refus de l'intelligence et de la théorie est aussi "réactionnaire" que le dillettantisme ou l'intellectualisme. D'ailleurs, ce faux désintéressement est bien la pire forme de fatuité ou de mauvaise conscience.

une certaine modestie

Objectivement - en termes de rapport de forces sociales - l'aberration (terrorisme idéologique, romantisme, moralisme, etc.) se fonde sur l'écart qui sépare encore la minorité révolutionnaire des classes *réellement* révolutionnaires. On pourrait dire que l'absence de relations dynamiques entre ces deux groupes crée une sorte de frustation chez celui qui se veut révolutionnaire, frustations qui entraîne la recherche de compensations imaginaires. Il est significatif, à cet égard, que la manifestation soit éprouvée comme un temps fort: elle suggère et en même temps appelle la mobilisation des forces populaires. En fait, elle est bien un instrument privilégié pour pareille mobilisation Et c'est en raison même de sa valeur politique qu'elle risque d'engendrer le mythe, la rhétorique de la manifestation. Le danger du mythe, ici. c'est de faire obstacle à la perception objective des réalités. Reconnaître que nous sommes intéressés en nous engageant dans le combat révolutionnaire est le seul moyen susceptible de nous faire percevoir les choses telles qu'elles sont, puisque l'intérêt, au-delà de toute illusion subjective, nous révèle notre condition au sein de la société québécoise et nous force. par conséquent, à lire le visage de la société où nous vivons, nous oblige à nous regarder vivre, à saisir sur le vif notre quotidienneté selon tous ses aspects. Cet exercice, parce qu'il est implicitement un refus du sérieux, un consentement au jeu, une inquiétude sans impatience, bref, parce qu'il est une antirhétorique, peut sembler compromettre la ferveur révolutionnaire. Que l'on réfléchisse deux secondes, et l'on se convaincra du contraire. En effet, la fougue révolutionnaire se renverse souvent, au bout d'un certain temps, en lassitude, en écoeurement, en goût de tout lâcher; et d'aucuns abandonnent, qui étaient des plus "actifs", des plus bouillants. Il me paraît que le zèle "de tous les instants" de certains militants est une pure conduite de suicide: on a hâte d'arriver "au bout de son rouleau"! Cesser de se prendre au sérieux, savoir jouer, voilà qui coupe court à tout essoufflement, voilà qui réserve la ferveur révolutionnaire.

Ne croyons pas qu'à cet exercice notre "idée" de la révolution (ce que j'appelle le "contenu") en ressorte in-

changée. C'est même la transformation de l'"idée" révolutionnaire, sa maturation, qui rend nécessaire l'exercice "moral" de l'autocritique. Car c'est une chose de pressentir et de "promouvoir" l'exigence révolutionnaire, c'en est une autre d'en découvrir et d'en déterminer le contenu. Cela s'appelle aussi la *politisation* Ce que j'appelle la "question morale" n'est pas une question "à part" dans l'ensemble de la problématique révolutionnaire: au contraire, elle intéresse au plus haut point des questions comme celles du programme et de l'idéologie politique, de la stratégie et de la tactique. Nous retrouvons sans cesse le même contenu: les comportements, les actes individuels et collectifs, selon qu'ils finalisent les "structures" économiques, sociales et politiques mises de l'avant par le combat révolutionnaire.

La question morale se distingue de la question politique, par exemple, en ce qu'elle ne pose pas l'ordre des moyens et des techniques, l'ordre des tactiques, mais celui des choix, des intentions, des comportements. Il est temps d'en faire ressortir le caractère essentiel:: la poser, cette question,, c'est moins ouvrir une discussion théorique *qu'inventer une conscience en acte, une praxis.*

la praxis, c'est plus que l'action politique

Par *praxis* (8), j'entends *la compénétration effective de l'action et de la théorie.* Elle surgit d'une abolition de frontières qui est ni plus ni moins que la fin de la division sociale du travail (travail intellectuel - travail manuel, penser - faire). C'est dire que le praxis a été jusqu'à maintenant irréalisable et elle le sera sans doute encore longtemps. C'est dire aussi que la praxis, *maintenant,* ça consiste justement à vaincre la ségrégation entre l'activité théoricienne et l'activité praticienne. Je ne crois pas qu'on y réussisse. On risque bien de "se casser la gueule": chacun, quel qu'il soit, est un homme défiguré, mutilé, enfermé dans un "rôle social" qui le force à ne choisir qu'un nombre étroit de possibilités; ça s'appelle aussi parfois "déformation professionnelle" ou "spécialité".

On oppose fréquemment intellectuels et hommes d'action, ou encore idéalisme et empirisme ou pragmatisme. Un Jean Lesage ou un René Lévesque, chacun selon son style

propre, vomissent les "systèmes" pour vanter l'immédiat des réalisations. Leur assurance n'a d'égale que celle des moralistes ou des "professeurs" qui haussent, de pitié, les épaules devant l'agitation des politiciens ou des "brasseurs d'affaires": ils manquent d'élévation. On peut bien se lancer la pierre d'un camp à l'autre, quelle vérité peut-il bien sortir d'un affrontement entre la stérilité des théories et l'incohérence des réalisations. La praxis - entité problématique! - c'est la pensée, la théorie qui est vécue et perçue en tant que *déjà réalisante* et l'action qui est pratiquée comme *théorisation*' efficace de la masse ds activités, des comportements, des réaiisations (très très beau!).

En ce moment, je sais très bien que je suis captif d'une activité théorique emportée par son propre enfièvrement, et je sais aussi que la conscience de mes limites, par rapport à ce que *devrait être* une praxis véritable, ne me fait pas avancer d'un pouce. Mais si j'abandonnais toute activité théorique pour "me lancer dans l'action" je pourrais tout aussi bien succomber à un mal inverse: une agitation dénuée de sens. Tenter de produire une praxis, cela représente le double effort de m'éloigner des deux pôles - action, théorie - sans me dessaisir d'aucun. Et cet exercice sur la corde raide, chacun est bien forcé d'en établir les règles. Remarque: le jeu peut, ici encore, révéler d'étonnants pouvoirs.

Mais les obstacles qui nous empêchent de réaliser une praxis véritable ne sont pas qu'individuels: avant tout, une praxis doit être *sociale*. Je veux dire par là que, au terme (hypothétique et à distance infinie), elle est ce que je suis, ce que je pense et ce que je fais dans un accord transparent avec tous les autres, avec la production économique, sociale et culturelle de la collectivité où je vis. Aujourd'hui, elle est l'effort de réduire les contraintes et les aberrations sociales qui divisent les hommes en une série de petites bêtes à dadas particuliers; on me pardonnera cette métaphore chrétienne, elle est passage à Babel à Pentecôte. Quand je me bute à l'incomphéhension des autres vis-à-vis de ce que je suis, désire et pratique, je reconnais là ma propre incapacité à saisir les autres tels qu'ils sont. Ces considérations, pour ne pas paraître politiques, n'en sont pas moins au coeur du penser et de l'agir révolutionnaires. Si nous ne vivons pas de mots, de sensations et de certitudes à crédit, nous devons reconnaître notre peu d'aptitudes, au départ, à vivre en révolutionnaires: nous pouvons être animés d'une certitude révolutionnaire et y engager (sur le fond d'un intérêt personnel certain) notre générosité, nous ne pouvons pas moins nous comporter, à

tous les niveaux de l'activité humaine, *y compris le politique,* comme n'importe quel individu de la fourmilière contemporaine, obéir, plus ou moins consciemment, aux mêmes modèles, aux mêmes valeurs qui scellent et perpétuent les aliénations de la préhistoire humaine.

Si je voulais trouver une formule frappante pour exprimer ce que j'entends par praxis je dirais, par exemple: là où l'on pense et agit *politique,* il faut résolument se porter vers *ce qui n'est pas politique.* Démarche identique pour l'activité artistique, professionnelle, etc. Au moment où je suis sans cesse sur le point de succomber au fanatisme théorisant, je dois à tout prix me tendre, "par l'arrière de la conscience", vers quelque "humble besogne" désespérément "a-politique" (décaper un meuble, peut-être?). Je crois que le mouvement, le sens de la praxis est sans cesse la négation active de ce qu'elle est à chaque instant. Cela s'appelle aussi critique, ironie, jeu, ne pas se prendre au sérieux. Je ne crois pas à un révolutionnaire qui négligerait de bien faire l'amour.

Je tenterai de définir plus précisément ce que j'entends par praxis. Ça sera sans doute fort élémentaire. De toute façon, je le sais, quelqu'un pensera bien: il potasse ses classiques des "Editions sociales". Ma foi, je ne rougirais pas tant de ce que mes propos fussent une "invitation à la valse" hegeliano-marxo-léniniste.

Me faisant quelque peu scolastique, je distinguerai trois moments de la praxis (ce ne sont là, bien sûr, que des procédés d'exposition).

Premier moment, *attention à la réalité concrète.* Je sais, je sais que je me mets le doigt entre l'écorce et le tronc. La "réalité-concrète", c'est *dire* une chose bien abstraite. Ça devient facilement une insulte de théologien. Mais je ne veux dire ici que fort peu de choses. En utilisant le mot "attention", j'entends principalement l'effort de voir les choses en prenant soin, au préalable, de jeter par-dessus bord toute béquille idéologique, tout système. C'est quasi-impossible. Mais nous n'avons pas le choix. Si nous voulons échapper à toute mystification, fût-elle, surtout si elle parle un langage de gauche. Attention: perception. Et je veux bien dire, sans équivoque, se livrer au jeu des apparences et des reflets: les gober. Jusqu'à en devenir bête. L'alcool y aide peut-être un peu(?). "Voir les choses": avant tout, percevoir sa condition individuelle. Et je répudie d'avance toute introspection: il s'agit plutôt de savoir dans quel aquarium bougeons-nous; dépister ses tics, ses manies, les lieux, les moments que l'on aime, les choses qui nous plaisent nous déplaisent; son emploi du temps

ceux que l'on aime et ceux qui nous emmerdent; ses besoins, ses phobies, ses rêveries. De loin en loin, cet exercice, pour autant qu'il se distingue foncièrement de tout onanisme, nous entraîne aux différents niveaux de la pratique sociale telle qu'elle est vécue: une ville, comment c'est fait, comment ça vit, etc. Percevoir les endroits, les moments importants, insignifiants. Voir ce qui en est des hommes, des activités des hommes, du réseau d'institutions, de projets et d'agissements à travers lequel ils se font tels qu'ils sont. Au Québec, Amérique du Nord, en 1965, dans une société de type néo-capitaliste, et qui consomme des frigidaires, des voitures et des stars. Cet exercice de perception, je le conçois comme l'ébranlement perpétuel de ses petites coordonnées, surtout si on les veut et les juge "de gauche". Car il s'agit bien de les réformer, mais pour qu'elles collent à la masse mouvante de notre quotidienneté. Nous avons chance de rebrasser tout le contenu de nos certitudes.

Mais à la fin, comment distinguera-t-on ce "voir" goulu d'un vulgaire voyeurisme? Je voudrais dire tout de suite que, en rester à cette attention passionnée, an-idéologique, ce serait s'ancrer dans une idéologie qui est bien la plus triste: le réalisme de celui-qui-n'y-peut-rien, qui-ne-veut-rien-savoir, qui-voit-les-choses-telles-quelles-sont-et-ne-se-raconte-pas-d'histoires. Or donc le "second" moment est celui de la *théorie.* Celui d'une *réflexion* qui remonte, jusqu'aux principes. Ici je ne parle pas de lois préexistantes, de vérités immuables. Les "vérités" marxistes n'ont de sens que si on les invente hic et nunc; il en va ainsi des modèles scientifiques, comme de tout matériel intellectuel. Et d'ailleurs, j'ai bien dit "remonter", ce que, au surplus, signifie le terme *abstraire:* on "remonte", chargé des vérités singulières de la perception ininterrompue. Et alors, je ne vois pas pourquoi l'on serait timide dans l'inventaire et l'élaboration des intuitions, dans l'édification de "modèles" et de règles. Pourvu que le souci du concret soit et demeure la passion de l'abstrait. Une révolution ne peut se passer d'algèbre et d'utopie.

Bon, il y en a qui se perdent sur les sommets du Sinaï; recueillons tout de même les livres de bord et les bagages. Mais la vérité de la réflexion "abstrayante", c'est qu'elle est, qu'elle doit être à la fois une remontée et une redescente. Remarquez que, dans un autre contexte, cela s'appelle stratégie et tactique.

La redescente est l'esquisse du "troisième" moment: le moment *pratique,* celui de l'action. L'action, c'est tout bêtement ces actes particuliers que je pose comme individu, comme membre d'un parti, d'une so-

ciété. Ce sont ces actes et ce ne sont pas eux; c'est surtout, une fois posés, au moment où je les pose la charge des perceptions et des réflexions dont je les investis: le sens. N'est digne d'être reconnue comme action que ce qui est, pas à pas, de loin en loin, activité de transformation du réel individuel et social, selon une orientation qui plonge à la fois dans la chair la plus humble des besoins quotidiens et dans la ténèbre des plus folles rêveries. L'efficacité, ce doit être une ruse du rêve, de la tendresse, du plaisir, pour que *ça existe*, ces fantômes qui nous tiennent en vie. Mais, humbles ou folles, par une de ces intuitions, de ces utopies, pas un de ces modèles n'est vrai s'il ne résiste pas à la pratique. La vérité ici est dans la réalisation. Encore une fois, *le contenu réel* des certitudes et des intuitions, c'est les comportements, les actes, leurs conséquences; c'est leur *matérialité*. Théorie et action ne peuvent s'accomplir qu'en s'imbriquant l'une dans l'autre.

Je voudrais conclure sur cette notion de praxis en disant qu'elle est plus que l'action politique. Que nous le voulions ou non, le politique est, comme pratique (et que peut-il être d'autre?), *une activité spécialisée*. Privilégiée, certes, puisque, par essence, ensemble de décisions, elle est à la pointe de l'accomplissement révolutionnaire. Mais, pénétrée de ses propres visées (ce que Paul-Marie Lapointe appelle les "tactiques"), elle risque de s'affoler, d'oublier son sens profond qui est de rendre possible la réalisation des possibles humains, pour dévaluer, au nom de ses exigences spécifiques, les autres actes humains, particulièrement ceux de la vie quotidienne. Elle devient alors un fanatisme, un dogme, un terrorisme qui sabote ses propres fondements.

La praxis, c'est l'activité politique (théorie, action) ET les autres actes. *Tous liés*. La praxis sauve le politique du terrorisme en le rappelant aux évidences, aux besoins les plus quotidiens, *qui le rendent nécessaire*, et arrache ces derniers à la dispersion et au non-sens que tend à perpétuer, à accroître toute réaction. Je crois que tous ces morceaux, il est bien difficile de les faire tenir ensemble; raison de plus pour se vouer à cet exercice avec acharnement.

La révolution, comme acte social et individuel est infiniment plus que l'action *politique* révolutionnaire, que la prise et la conservation du pouvoir. Elle est une transformation incessante de tous les comportements, de toutes les activités, de tous les besoins humains. La praxis est le dynamisme réfléchi et passionné qui les englobe tous et les différencie au sein d'un mouvement commun. En ce sens, elle est la "révolution permanente".

On me pardonnera de n'avoir pas su éviter d'être sermonnard ou "théoricien". Je n'ai toutefois pas aligné des mots avec la calme assurance de celui qui s'achemine vers une conclusion certaine. Je suis peut-être moins valeureux que d'autres, mais je ne suis pas encore sûrs qu'à tous les instants j'agis invariablement selon le plus pur idéal révolutionnaire. Chapeau à ceux qui sont sans faille ni faiblesse.

Et maintenant, effaçons ce qui précède, lisons *L'Automne à Pékin* ou *L'Ecume des jours* (9): Boris Vian est un homme exemplaire, l'un des très rares qui sut porter la gravité et la passion de vivre jusqu'au risque pathétique du jeu, donc à témoigner d'un comportement, d'un style de vie évidemment révolutionnaire.

paul chamberland

notes

(1) Sur la notion d'idéologie, je citerai Karl Mannheim, qui en donne une définition assez formelle mais éclairante: "C'est la *conception particulière* de l'idéologie qui est impliquée, lorsque le terme dénote que nous sommes sceptiques vis-à-vis des idées et représentations avancées par notre adversaire. Celles-ci sont alors considérées comme des travestissements plus ou moins conscients de la nature réelle d'une situation dont la reconnaissance exacte ne serait pas en accord avec ses intérêts. Ces déformations s'échelonnent depuis les mensonges conscients jusqu'aux déguisements à demi conscients et involontaires, depuis les efforts calculés pour duper autrui jusqu'à l'illusion personnelle. Cette conception de l'idéologie qui ne s'est différenciée que graduellement de la notion de sens commun du mensonge, est particulière dans plusieurs acceptions. Sa particularité devient évidente quand elle s'oppose à *la conception totale*, plus étendue, de l'idéologie. Nous faisons allusion ici à l'idéologie d'une époque ou d'un groupe historico-social concret, par exemple d'une classe sociale: nous avons alors en vue les caractéristiques et la composition de la structure totale de l'esprit à cette époque ou dans ce groupe." (Karl Mannheim, "Idéologie et Utopie", Librairie Marcel Rivière et Cie, Paris 1956, p. 42).

(2) Voici la définition du "Petit Larousse": Aberration, déplacement apparent de l'image d'une étoile dans un télescope. // *Opt.* Ensemble des défauts des systèmes optiques qui ne donnent pas des images nettes: aberration chromatique. //*Fig.* Trouble, égarement, erreur de jugement: *aberration de goût, des idées.*

(3) Je précise dès maintenant, pour éviter toute confusion, que par utopie, j'entends l'horizon des possibles *donnés avec* l'intention révolutionnaire et visant la transforma-

tion de l'existence; utopie est synonyme non d'irréalisable mais *d'irréalisé.*

(4) numéros 640-641 et 1387 du "Livre de Poche".

(5) "Les deux aspects du communisme, mouvement historique et théorie, ne peuvent tout à fait s'isoler, comme on sait, selon la théorie elle-même. Toutefois si toute théorie doit être réduite en pratique, toute pratique doit être fondée en théorie. On peut donc étudier séparément l'une et l'autre: non sans les réunir ensuite dans l'ensemble qu'ils forment, en dehors duquel leur véritable sens n'apparaît pas. C'est ce que pensent faire tous ceux qui se sont avisés de procéder à cette étude. C'est ce que presque aucun ne fait. En réalité, c'est le *secret* même du marxisme qu'ils négligent lorsqu'ils en viennent à l'ensemble. (...) Ce secret, découverte inaugurale du marxisme c'est, encore une fois, *le conditionnement: matériel de la pensée.* Qu'on le perde de vue même à demi, c'est assez pour que le marxisme en redevienne très régulièrement une théorie comme une autre, qu'on peut se remettre à peser dans les mêmes balances, et le mouvement une agitation, grandiose, folle, ou sinistre, n'importe." Dyonis Mascolo, Le communisme, Gallimard 1953, pa. 211.

(6) "Les Etats-Unis, qui ne cessent pas d'être un baromètre et d'indiquer avec dix ans d'avance les moeurs en Europe, donnent une image assez morose du destin vraisemblable de l'intellectuel. C'est un destin de réfugié. D'une dignité au-dessus du commun, se tenant à l'écart de la consommation de masse, déphasé par rapport au système de valeurs qui jauge les hommes en fonction de leurs gains, méprisé dans sa condition sociale, roseau pensant meurtri, mais tête lucide, l'intellectuel américain est une anomalie, une abstraction vivante, un émigré de l'intérieur, un état de dérèglement du système et une espèce condamnée à la disparition." Raymond Borde, "L'extricable", Le Terrain Vague, Paris 1964.

(7) La distinction entre les fonctions de conseiller, de "technicien" d'une part, et de dirigeant, de l'autre, est encore un aspect *partiel* de la division sociale du travail: la séparation brutale entre dirigeant et exécutant, qui constitue l'opposition capital-salariat, entraîne la subordination des "conseillers" à l'élite des profiteurs qui centralisent les décisions.

(8) Sur la notion de praxis, voici quelques textes de Marx. "Même si mon activité est scientifique, etc., et que je puisse rarement m'y livrer en communauté directe avec d'autres, je suis *social* parce que j'agis en tant *qu'homme*. Non seulement le matériel de mon activité - comme le langage lui-même grâce auquel le penseur exerce la sienne - m'est donné comme produit social, mais ma *propre* existence *est* activité sociale; l'est en conséquence ce que je fais de moi, ce que je fais de moi pour la société et avec la conscience de moi en tant qu'être social. Ma conscience *universelle* n'est que la forme *théorique* de *ce* dont la communauté *réelle*, l'organisation sociale est la forme *vivante*, tandis que de nos jours la conscience *universelle* est une abstraction de la vie réelle et, à ce titre, s'oppose à elle en ennemie. Donc

l'activité de ma conscience universelle - en tant que telle - est autant mon existence *théorique* en tant qu'être social." Manuscrits de 1844, Ed. Sociales, Paris 1962, p. 89-90.

"On voit comment le subjectivisme et l'objectivisme, le spiritualisme et le matérialisme, l'activité et la passivité ne perdent leur opposition, et par suite leur existence en tant que contraires de ce genre, que dans l'état de société; on voit comment la solution des oppositions *théoriques* elles-mêmes n'est possible *que* d'une manière *pratique*, par l'énergie pratique des hommes, et que leur solution n'est donc aucunement la tâche de la seule connaissance, mais une tâche vitale *réelle* que la *philosophie* n'a pu résoudre parce qu'elle l'a précisément conçue comme une tâche *seulement* théorique..." Id. p. 94.

(9) Boris Vian, *L'écume des jours*, coll. 10-18, no. 115; *L'automne à pékin*, même collection.

CAPITALISME CIVILISATEUR

"Ces deux interlocuteurs essentiels, la direction et le syndicat, doivent rester face à face pour un bon bout de temps et c'est de leur affrontement de plus en plus "civilisé" et fructueux que doivent surtout sortir les progrès de la démocratie sociale et économique."
René Lévesque, à la Corporation des maîtres-électriciens.
Une chose nous gêne. Parler ici d'"interlocuteurs" alors que l'une des deux parties d'avance tient en mains les leviers de commande, dans l'Entreprise et dans l'Etat, alors que les dés sont pipés, n'est-ce pas un mensonge, un gros mensonge? Et d'où peut donc surgir la "civilisation" d'un affrontement qui oppose une minorité d'exploitants à une majorité d'exploités? Le colonisateur aussi "civilisait" le colonisé. Démocratie, Progrès, Rationalité, mais tels sont les noms contemporains du Profit et des Privilèges: aux spoliés, on vole jusqu'à leurs raisons!

notes pour
une morale révolutionnaire

mario dumais

Le bourgeois, en dépit de ses prétentions à représenter l'homme universel, a toujours rencontré des types humains qu'il ne pouvait classer dans la galerie où il étale les différents groupes d'homo sapiens. A l'époque de Montesquieu, il s'interrogeait sur la motivation, hautement incompréhensible à ses yeux, qui pouvait pousser quelqu'un à être Persan. N'oublions pas qu'à cette époque, la bourgeoisie en était encore à la conquête de son marché national, et que par conséquent, elle tentait de se donner un visage authentiquement national afin d'arriver à ses fins. Mais cette époque est maintenant dépassée; la bourgeoisie a entrepris la conquête des marchés internationaux, et le combat, aujourd'hui, se mène moins entre les bourgeoisies nationales qu'entre la bourgeoisie et les forces révolutionnaires.

Aussi, la grande question, à l'ordre du jour est-elle la suivante comment peut-on être révolutionnaire? Car si le système bourgeois est objectivement le meilleur, et destiné à une existence éternelle, comment le bourgeois peut-il s'expliquer et expliquer à l'humanité l'existence du révolutionnaire. Puisqu'aux yeux du bourgeois, la motivation de l'action révolutionnaire ne peut être fondée sur d'authentiques valeurs morales, le révolutionnaire sera soit motivé subjectivement, et n'aura qu'à s'en prendre à lui-même et non au système, soit totalement dépourvu de sens

moral et animé dans son action par les plus noirs desseins. Aussi, nous essayerons de voir comment il est possible d'être révolutionnaire, pour des raisons objectives, c'est-à-dire comment l'action du révolutionnaire peut être fondée sur une authentique morale.

Il n'est pas dans notre intention de nier ici le rôle des motivations subjectives dans le processsus de la prise de conscience du révolutionnaire. Elles existent bien certainement, et sont encore plus importantes à l'époque de la naissance des mouvements révolutionnaires. Mais comme notre morale n'en est pas une de bonnes intentions, ce qui nous importe, c'est de savoir si les valeurs que nous propose le système bourgeois et ses morales officielles peuvent être rejetées et remplacées par d'autres, plus valables objectivement.

1) critique des morales traditionnelles

Les morales traditionnelles nous présentent leurs valeurs comme étant éternelles. De plus, elles ont la prétention de se fonder sur des réalités indépendantes de la volonté de l'homme et de sa situation concrète, que ces réalités se nomment "Dieu", "nature humaine", "impératif catégorique", ou "sens moral". Ces divers gardiens de la morale s'épaulent mutuellement selon l'époque ou le lieu. Mais si nous jetons un regard sur l'histoire des idées, rien ne nous frappe plus que le caractère transitoire des idées morales. Le Vatican, avant de posséder les banques qu'il dirige aujourd'hui, a condamné, il y a de cela fort longtemps, par la bouche de ses théologiens, le prêt à intérêt. Si la monarchie fut un jour présentée comme de droit divin, l'esclavage, fondé sur la "nature humaine", substance éternelle, c'est plutôt la démocratie bourgeoise et la forme de propriété qui l'accompagne, qui semblent plus conformes, aux yeux des moralistes contemporains, à cette même "nature humaine", tout aussi éternelle qu'autrefois.

Si on cherche un dénominateur commun à toutes ces valeurs et théories morales, on en arrive à la conclusion suivante: elles expriment les conditions d'existence d'une époque donnée. Il existe un ordre dans la nature, dans la société, qu'il faut respecter. De plus, les hommes et les peuples ont une nature qui commande certains genres de comportement, et certaines relations que la morale vient sanctionner. Ainsi, l'esclave grec

est aux yeux d'Aristote un "outil parlant" que sa nature a destiné à l'esclavage. Pour d'autres moralistes, la nation colonisée, les peuples du tiers monde, manquent de maturité, ils sont incapables de se gouverner eux-mêmes, ils possèdent une nature de colonisé et la relation coloniale est "naturelle". Pour le pape LéonXIII, *"l'homme doit prendre en patience sa condition ; il est impossible que, dans la société civile, tout le monde soit élevé au même niveau. Sans doute, c'est là ce que poursuivent les socialistes. Mais contre la nature, tous les efforts sont vains"*. *(1)*. Les morales traditionnelles servent donc de caution à "l'ordre établi", puisque cet ordre est "naturel'.' Peut-être les moralistes conseilleront-ils de corriger les abus du système (En Grèce ou à Rome, de traiter les esclaves avec bonté - en régime bourgeois, d'accorder le "juste" salaire - dans les colonies, comme le suggéra Mgr de Las Casas aux Espagnols, en Amérique du Sud, de remplacer les esclaves indiens par des esclaves noirs, plus résistants au travail), mais jamais le système lui-même n'est envisagé comme pouvant être remplacé par un autre plus équitable. A ceux qu'exploite le système, on prêche la résignation. Ne sont-ils pas promis à une vie meilleure dans l'au-delà? D'ailleurs, même ici-bas, le vrai bonheur est intérieur, et non dans la possession de vains biens temporels. De la nécessité pratique, on fait un impératif transcendant: la "mesure" chez les Grecs, la "patience" et la "résignation devant les épreuves" chez les chrétiens, deviennent des vertus, alors que l'esprit rebelle est entaché de satanisme.

Certes, c'est là le prêche des moralistes généralement bien nantis, et son action sur l'exploité n'est que superficielle. Toutes les époques voient se lever leur Spartacus, leur Thomas Münzer, ou leurs "Canuts". Cependant, même si une étincelle de révolte scintille au fond de l'âme de chaque exploité, sa faiblesse créée par son isolement et la puissance du système auquel il fait face, rendent difficile à ses yeux une action sur ce système. Il le juge injuste, mais éternel. Trois voies s'offrent alors à lui; soit que, totalement démoralisé, il s'enfonce dans le cynisme et tente de tirer la meilleure part possible du système, soit qu'il tente de le réformer (c'est-à-dire d'adoucir la condition de l'esclave), soit que définitivement résigné, il devienne fataliste, acceptant passivement un système contre lequel il n'offrira plus que de sporadiques récriminations de tavernes.

Le bourgeois, lui, fait bon marché des valeurs que prônent les moralistes officiels. Vivant en plus grande promiscuité avec les mécanismes intimes du système, il comprend plus

facilement le caractère encombrant de notions telles que la justice, le respect des lois, etc. Ses relations avec ses employés, ses concurrents, et les hommes politiques, lui enseignent rapidement que notre société est une jungle où la force règne en maître. Il devra très tôt apprendre à contourner les lois, s'il n'est pas assez fort pour les orienter en sa faveur. Alors qu'il vante officiellement les vertus de la libre concurrence, il recherche avidement la cartélisation, au mieux la monopolisation, par ses entreprises, du marché qu'il occupe. Il clame très haut les vertus de la démocratie bourgeoise, mais n'hésite pas à combler de ses fonds des caisses électorales qui, il le sait bien, serviront à maintenir en place un régime politique vénal sur lequel il a la main haute.

Aussi, s'il n'est pas totalement cynique, il élaborera une morale à usage personnel, capable de rationaliser tant bien que mal son comportement. A ses yeux, il existe des forts et des faibles, il existe des héritages génétiques plus ou moins riches selon qu'on appartient à une classe ou à une autre. Les hommes naissent inégaux et par conséquent des conditions sociales différentes se justifient à ses yeux, de même que les inégalités nationales. Ainsi nait peu à peu une morale fondée sur un darwinisme social des plus grossiers, qui véhicule quantités de préjugés ou de croyances irrationnelles. A la limite, on aboutit à des morales aussi incohérentes que celle de l'hitlérisme. Est-il besoin de souligner que la prétendue inégalité naturelle des hommes est une pure fiction dénudée de toute base scientifique, et que seule son utilité pour justifier son système social injuste la maintient vivante. Qu'il suffise de se référer au "manifeste des généticiens" publié au 7e Congrès international des généticiens, tenu à Edimbourg, en 1939, pour se convaincre de l'absence totale de fondement de ces croyances. Voici, entre autre, ce que dit ce manifeste:

"Premièrement, il n'existe aucun critère valable pour estimer ou comparer la valeur intrinsèque de différents individus sans des conditions économiques et sociales qui accordent sensiblement les mêmes opportunités à tous les membres de la société au lieu de les stratifier dès la naissance en des classes sociales qui possèdent des privilèges très différents" (2).

Nous avons devant nous un texte d'hommes de science que tout moraliste dont le système postule l'inégalité "naturelle" des hommes aurait intérêt à lire.

2) la morale du révolutionnaire

2.1 - fondements

Toutes ces attitudes - celles des morales qui prêchent la résignation de l'homme devant ses limites actuelles, qui bénissent l'exploitation de l'homme sous prétexte de l'inégalité naturelle des hommes, qui choisissent d'adoucir les abus d'un système fondamentalement injuste, ou encore celles du cynique qui cherche à l'intérieur du système son salut personnel - le révolutionnaire les rejette, et il prétend pouvoir fonder une morale nouvelle. C'est ce que lui contestent les idéologues de l'ordre établi. Vous, les révolutionnaires, nous disent-ils, êtes amoraux. Pour vous, la fin justifie les moyens, vous n'avez aucun respect de la vie humaine, vous prônez la violence, la haine des hommes appartenant à des classe différentes. Qu'en est-il en réalité?

Il faut admettre au départ, que la morale révolutionnaire diffère radicalement des morales traditionnelles, et que par conséquent, elle peut être vue extérieurement comme une forme d'amoralisme. Mais je dis bien "extérieurement". N'a-t-on pas identifié la pensée de Parti Pris à celle de Staline et de Hitler, ceci dans un même article, s'appuyant sur le fait que pour nous comme pour ces deux messieurs, la voie électorale n'est pas la seule pour arriver au pouvoir. Mais c'est là s'attacher à un côté bien accessoire de notre idéologie. De cette façon, on pourrait dire que pour le catholique, communistes, fascistes et existentialistes sont identifiables parce qu'aucun d'eux n'admet le dogme de l'infaillibilité papale. La morale révolutionnaire diffère radicalement des morales traditionnelles en ce sens qu'elle prétend fonder ses valeurs sur le réel et sur un réel en mouvement. Nous voulons fonder notre action sur des possibles inscrits dans ce réel. Et les possibles que nous y discernons sont l'accomplissement de l'homme, la fin de sa résignation et l'affirmation de sa puissance sur la nature. En un mot, notre humanisme est intégral et concret, c'est-à-dire qu'il veut libérer tous les hommes, dans leur vie individuelle aussi bien que sociale, de toutes les forces qui pèsent actuellement sur eux et qu'ils peuvent éventuellement dominer.

Pour nous, l'homme, la société,

l'histoire et la nature doivent s'harmoniser, c'est-à-dire être sous le contrôle des activités conscientes de l'homme. C'est pourquoi nous rejetons d'abord le système colonial et capitaliste dans lequel vit actuellement le Québec. Nous rejetons le système colonial dans lequel une conquête armée nous a intégrés de force, et qui perpétue la domination d'une nation étrangère sur la nôtre. Nous rejetons ce cadre politique qui nous a confisqué notre économie, qui fait pour nous notre histoire et désagrège notre culture nationale. Nous rejetons également les valeurs du système capitaliste à cause de son injustice et de son inhumanité. Injustice d'abord, parce qu'il est fondé sur l'inégalité des conditions à la naissance. Selon que l'on nait dans une classe ou dans une région plus ou moins favorisée, des aptitudes identiques auront des possibilités différentes de se développer. Son inhumanité, ensuite, parce qu'il met l'homme au service d'un système inhumain. Le capital, fiction juridique, y est roi et maître, et la logique de sa reproduction pulvérise toutes les valeurs morales que peut générer l'homme. Par contre, le travail, l'essence de l'homme, ce par quoi il se réalise, y est vendu sur un marché, réduit à la condition d'objet et mis au service du capital. Nous voulons donc l'avènement d'un système où règnera l'égalité des chances. Il ne faut pas confondre cette exigence avec un égalitarisme grossier. Nous voulons que, compte tenu du degré de développement économique, tous aient le maximum des chances que peut procurer la société, afin de développer leurs aptitudes. En plus d'un monde juste, le révolutionnaire veut l'instauration d'un monde humain, c'est-à-dire d'un monde où le travail, créateur de toute richesse, ne soit pas au service du capital, mais appartienne au travailleur. Et par travail, nous entendons aussi bien la force de travail que le travail cristalisé, c'est-à-dire les richesse matérielles et intellectuelles qu'a créées l'humanité à travers son histoire.

2.2 - la fin et les moyens

Donc, le révolutionnaire se trouve en balance entre deux univers de valeurs, l'univers de celles qu'il rejette et l'univers de celles qu'il veut instaurer. C'est ici que se situe la question au niveau moral des moyens, au niveau politique de la stratégie et de la tactique, et c'est ici également que la critique bourgeoise fera porter ses coups. Si la moralité

de l'idéal révolutionnaire est difficilement contestable, on qualifiera d'amoraux les moyens employés pour réaliser cet idéal. Pour le révolutionnaire, sont moralement et politiquement justifiés les moyens qui permettent la réalisation de ses objectifs. Alors, nous dira-t-on, pour vous, la fin justifie les moyens, et vous affichez ouvertement un machiavélisme sans bornes? Pour la morale traditionnelle, les moyens doivent être en-soi bons ou mauvais, doivent porter une étiquette qu'y aura apposée le moraliste, indiquant leur degré de moralité.

Cette façon de voir est pour nous inacceptable, mais il est cependant faux de dire abstraitement que pour nous n'importe quelle fin justifie n'importe quel moyen. La fin doit être d'abord justifiée, et ce n'est qu'ensuite que les moyens employés pour la réaliser le seront, et ces moyens seuls. Tout moraliste bourgeois regrette que les complots tramés contre Hitler durant les années 43-44 aient échoué. Le meurtre, comme moyen d'action politique, reçoit ici sa signification à la lumière de la fin qu'il poursuivait. Par contre, le massacre des Juifs par Hitler, autre forme de meurtre, prend une tout autre signification que lui confère sa fin propre. Tout acte n'est moralement signifiant en soi, que si la fin qu'il poursuit lui donne son sens. Notre fin à nous, c'est la révolution, qui seule permettra d'accroître le pouvoir de l'homme sur la nature, et d'abolir l'exploitation de l'homme par l'homme. Tous les moyens sont-ils bons dans la poursuite de cette fin? Non, car seuls sont justifiés à nos yeux les moyens qui, réellement, rapprochent le moment de la réalisation de cette fin, et aucun n'est écarté sous prétexte de son "immoralité" s'il répond à ce critère.

3) moralité, stratégie, tactique

Après avoir tenté d'esquisser les fondements d'une morale révolutionnaire, tentons de voir comment le militant incarne cette morale. La morale du révolutionnaire, comme on l'a vu, est intimement liée à sa politique. Ile devra poser des gestes qui seront moralement valables dans la mesure où ils correspondront au contexte historique où ils se situent. Deux dangers le guettent ici, soit le moralisme et l'esprit petit-bourgeois. Le moralisme, c'est l'attitude du "révolutionnaire" qui a une vision idéaliste de l'histoire. Pour lui, si le système dans lequel nous vivons est

inacceptable, il doit être immédiatement renversé, parce que tel est son désir; les références à la conjoncture et au rapport de forces sont superflues, parce qu'elles risquent d'affaiblir l'esprit "révolutionnaire". L'affrontement direct avec le pouvoir doit avoir lieu immédiatement, et le "vrai révolutionnaire" doit être prêt à dire un adieu définitif au monde actuel, afin de se donner entièrement à cette lutte. Une volonté ferme de la part du révolutionnaire peut suppléer à la situation révolutionnaire pour renverser l'ordre établi. Marx, en son temps, n'a pas manqué de fustiger cette attitude qui était incarnée à l'épcque par les conspirateurs:

"...Il va de soi que ces conspirateurs ne se borment pas à organiser le prolétariat révolutionnaire. Leur activité consiste à anticiper sur le processus révolutionnaire, à l'amener artificiellement jusqu'à la crise, à improviser une révolution sans les conditions d'une révolution. Pour eux, la seule condition de la révolution, c'est l'organisation suffisante de leur conspiration. Ce sont les alchimistes de la révolution, et ils partagent le désordre mental et les idées fixes des alchimistes du temps jadis..." (3).

Par contre, le révolutionnaire véritable doit éviter le danger contraire, c'est-à-dire l'esprit "petit-bourgeois", l'esprit de celui qui hésite à poser les gestes exigés par une situation historique. On sait que les sociétés "Fabians", sociaux-démocrates anglais du début du siècle, s'étaient ainsi baptisées d'après le nom du dictateur romain Fabius Cunctator, dit le Temporisateur, dont ils admiraient les méthodes de gouvernement. Aussi, de temporisation en hésitation sur les moyens à employer pour renverser le système, on a vu, l'été dernier, ces mêmes sociaux-démocrates, portés au pouvoir, avec Mister Wilson à leur tête, offrir la généreuse collaboration du gouvernement anglais à l'oeuvre de pacification américano-belge au Congo, (entendez par là le bombardement des troupes rebelles au gouvernement Tschombé). Après avoir remis en question les moyens d'accomplir la révolution, les sociaux-démocrates ont finalement mis en question la nécessité de la révolution, et accepté le bon vieux système capitaliste, vieille culotte au derrière de laquelle on aura ajouté quelques pièces.

Par le véritable militant, la morale révolutionnaire est un guide de l'action qui règle son comportement en fonction d'un contexte donné. Ceci implique qu'il connait la situation, qu'il peut la comprendre à l'aide d'une théorie révolutionnaire, et qu'il élabore une stratégie et une

tactique justes en fonction de ce contexte. La moralité de ses actions découlera de leur adéquation au contexte.

mario dumais

références:

(1): l'encyclique "*Rerum Novarum*", p. 25, Ed. Spes, Paris
(2): cité in *Scientific American* Oct. 64, p. 135
(3): K. Marx, in "*La Nouvelle Gazette Rhénane*" avril 1850, cité dans le "*Karl Marx*" *de* Roger Garaudy, Ed. Seghers, Paris 1964, p. 262

NATIONALISME

Maurice Duverger, dans un article reproduit du Monde et publié dans Le Devoir du 12 novembre 1965, article où il compare les politiques de Washington et de Paris, explicite fort brillamment la distinction qui marque le nationalisme d'un Etat fort et celui d'un Etat faible. "Le nationalisme d'un Etat plus faible qui résiste à un plus fort est normalement un moyen d'expression de la liberté". Considérant "le mouvement pour la création de grands ensembles communautaires" il affirme: "S'il s'agit de fusionner des nations moyennes ou petites autour d'un géant qui les dépasse infiniment, on aboutit nécessairement à une pseudo-communauté, qui camoufle la domination d'une grande puissance. Il s'agit en réalité d'un empire".
Mais, pour nos grands ensembliers, tels entre autres Peter Elliott, Jean-Charles Harvey et Adrien Arcand, ce ne sont pas là des raisons. D'ailleurs, tous savent que le nationalisme du plus fort est toujours le meilleur.

p.c.

l'ivre morte

(blues rouge)

jan depocas

J'étais l'trottoir
Lui, l'coffre-fort
P'têt' bien qu'jai tort
---Folle ou ivre
Je veux vivre---
C'est d'l'humour noir

J'ai vu l'pass'-port
Dans un espoir
P'têt' bien qu'j'ai tort
---Folle ou ivre
Je veux vivre---
C'est d'l'humour noir

T'as eu mon corps
Sans un peignoir
dans un'baignoir'
noir'

P'têt' bien qu'j'ai tort
---Folle ou ivre
J'voulais vivre---
C'est d'l'humour noir

Y avait mon sort
Dans un tiroir
J'ai p'têt' eu tort
---Folle ou ivre

Je veux vivre---
C'est d'l'humour noir

J'ai vu ma mort
Dans un miroir
P'têt' bien qu'j'ai tort
---Folle ou ivre
Je veux vivre---
C'est d'l'humour noir

Et v'là l'croqu'-mort
. . . . . ivoir'
P'têt' bien qu'j'ai tort
---Morte ou ivre
J'veu-eux vivre
C'est d'l'hu...
-Vas-y voir.

jan depocas

exposé

la réforme de la planification en u.r.s.s.

andré pollender

Dernièrement nous arrivaient d'Union Soviétique des indices sûrs que la Russie se convertissait. Après 40 ans "de suspense"... il était temps. On apprenait en effet qu'en URSS, l'économie connaîtrait désormais une nouvelle orientation, qu'on en revenait finalement à des critères économiques de type capitaliste et que somme toute c'était l'unique choix logique devant l'échec de la planification en tant que technique d'opération. Ce fut une fête en occident. Les journaux s'emparèrent de ce "revirement idéologique" et annoncèrent partout la bonne nouvelle. Les systèmes soviétique et américain convergent, la vérité triomphe. On ne peut que féliciter les propagandistes d'en avoir profité pour refaire comme ça en passant, l'apologie du capitalisme: c'était de bonne guerre. L'on assista à des prodiges de simplicité dans l'explication de la "controverse Liberman".

Cependant le premier choc de cette nouvelle s'estompe un peu maintenant, et il serait peut-être utile de chercher à savoir si oui ou non l'Union Soviétique a mis le plan au rancart. Il est en effet important de connaître comment se soldent 40 années de vie économique planifiée, et de savoir les implications, à court terme et à long terme, des modifications suggérées par Liberman et son école.

économie de marché (rappel)

Nous devons tout d'abord nous rappeler que l'économie capitaliste est sous le sceau de l'économie de marché. Une première constatation préliminaire nous révèle que les producteurs (au sens non-marxiste)

Partisans devient mensuel!

Partisans

sommaire du no 22
octobre 1965

André Heurteaulx: Capitalisme et croissance 1: L'expansion de l'après guerre

Jacqueline Bois: La lutte contre l'état d'urgence en Allemagne occidantale.

Nouvelle phase de la lutte des noirs, dans le Sud des U.S.A.

René Dumont: Réformes agraires en Amérique Latine

Juan Ballestros-Porta: La réforme agraire mexicaine

Paul Baran: Qu'est ce qu'un intellectuel?

Carlos del Peral: Le manuel du gorille

Hector Cattolica: Poèmes

chroniques: La réserve fédérale américaine et le risque de dépression mondiale - La réforme des comités d'entreprise, par Ar.Capocci- Le congrès des GEMEA, par Denise Salomon - Les vacances du théâtre, par Georges Dupré - Notes de lecture: les "papiers" de Léon Trotsky, par Pierre Vidal Naquet - Poésie populaire des Andes de Violetta Parra, par Robert Paris - Carrier

PARTISANS 1, place Paul Painlevé, Paris Vème - Tél: 633.41.16

abonnements: 12 nos, un an: 42 frs - 6 nos, six mois: 22 frs
Suisse : 12 nos: 43 frs suisses: 6 no: 22 frs suisses
Etranger : 12 nos: 47 frs: 6 nos: 26 frs.

Abonnez-vous à

La Barre du Jour

revue littéraire bimestrielle

ce mois-ci:

Theatre-Quebec $1.25

numéro double

abonnement: $3.75

La Barre du Jour
4915, rue Coolbrook
Montréal 29

LA MAISON DU LIVRE

GALERIE DE BOUTIQUES

PLACE VILLE-MARIE
MONTRÉAL — 861-5225
GUY DELORME

ne gardez pas vos impressions pour vous...confiez-les à

Payette & Payette

Imprimeurs -- lithograveurs

Service d'études – Impressions publicitaire

Deux équipes - jour et soir

Siège social: St-Jean, P.Q. Montréal: ligne directe 658-5465

Succursales: Iberville - Drummondville - Sherbrooke

produisent pour vendre, de façon à retirer le maximum de profit, c'est-à-dire de différence entre les recettes et les coûts. De la sorte l'industriel ou le commerçant ne tend pas à recevoir des satisfactions des produits qu'il reçoit en échange des siens, mais bien à accumuler de l'argent. Cette observation peut paraître simpliste mais elle nous découvre un fait très important: à savoir qu'en système capitaliste l'organisation économique ne tend pas à satisfaire les besoins jusqu'à satiété (ce qui serait logique) mais à accumuler un bien abstrait, l'argent dont l'utilité marginale ne semble pas décroissante si l'on s'en fie à l'énergie et à la voracité de nos millionnaires. Mais ceci n'est qu'une des caractéristiques fondamentales du système.

Un premier postulat du libéralisme économique s'occupe de démontrer que la maximation des intérêts individuels produit le maximum de rendement au niveau de l'ensemble de l'économie. Ceci grâce à la "main invisible" véritable régulateur automatique de l'économie, qui de fluctuation en fluctuation élimine les abus, défait les concentrations, amorce les retours à l'équilibre. Tous les processus économiques fondamentaux sont indépendants de la volonté des individus, et ce n'est que la somme de leurs comportements rationnels qui crée les conditions objectives de l'économie et du marché. Ainsi face à un prix le producteur et le consommateur sont passifs; ce n'est que de la rencontre des demandes individuelles sommées, et des offres additionnées de chacune des firmes que se forment objectivement les prix. Tous les agents économiques dans un tel système se trouvent dans des attitudes d'expectative quant à leurs buts désirés et quant aux résultats que prendra finalement leur comportement individuel au niveau de l'ensemble. Ce qui précède vaut surtout pour l'hypothèse de concurrence parfaite mais à différents degrés tient également pour la concurrence imparfaite: l'oligopole et le monopole. Partout on retrouve cette incertitude qui tient au fait qu'aucune fin n'est prescrite pour l'ensemble de l'économie. (Si l'on fait abstraction des politiques économiques des gouvernements: plein emploi, pension, qui ne sont pas d'ailleurs dans la logique première du système.) Il est vrai que les théories statistiques ont permis à l'entrepreneur de prévoir certaines données essentielles à son opération comme par exemple sa demande, et dans ce sens on peut parler de planification tout au moins de l'entreprise. Mais la planification de certains facteurs en régime capitalisme ne fait que corser la lutte au niveau des marchés. En

bref ce type d'économie se caractérise par une certaine absence de fins économiques. Tout se passe comme si le but ultime du système n'était que le fonctionnement même du système. En fait aucune prévision précise ne peut se calculer parce qu'aucun plan n'en annonce. Bien sûr on peut estimer des résultats globaux, mais en certaines circonstances on a constaté des erreurs considérables. De plus en régime capitaliste les mécanismes de production s'appuient sur la demande solvable et non pas sur les besoins réels. Des biens ou des services comme la recherche et l'avancement des sciences humaine et médicale, la dépollution de l'air, etc... sont des biens désirables mais sans "demande solvable" si l'on excepte celle de l'état. C'est ce qui explique d'ailleurs que le produit national américain augmente sans cesse alors le nombre d'économiquement faibles croît continuellement. Illustrons ceci d'un exemple: la demande pour les automobiles au Etats-Unis s'élève d'année en année, mais c'est la classe moyenne et riche qui la crée. La classe des revenus inférieurs se contente des transports en commun.

économie de plan (explications)

Par opposition à l'incohérence régnante dans un système de libre concurrence, nous avons une planification intégrale de type soviétique. Une économie de plan, c'est une économie où l'on a substitué à la "main invisible" la volonté consciente de déterminer les processus économiques.

Cette volonté peut se traduire par des décisions provenant soit d'une assemblée centrale représentative ou de comités décentralisés d'autogestion. Ce mode d'organisation économique procède de cette nécessité, de prévoir de projeter à mesure que le fait collectif et ses problèmes s'imposent. Certaines caractéristiques identifient ce système et le différencient du système de marché, de la planification souple et indicative. En premier lieu le plan présuppose une appropriation collective des moyens de production afin de posséder sur ces moyens un contrôle qui permet une harmonisation de leur utilisation, ce que ne peut garantir la propriété privée où le propriétaire fait ce qu'il veut et ce, même au détriment de la collectivité. Ceci posé, la planification tente de prévoir, d'établir à

l'avance avec un maximum de certitude son potentiel. Ceci consiste à faire l'inventaire des ressources et des moyens pour la période qui vient. Dans un deuxième mouvement le plan, à partir des besoins et des nécessités, établit des priorités. On dresse des listes d'objectifs qui, réalisés, permettront la satisfaction de ces besoins. On peut faire ici deux observations. La première se réfère à la certitude relative quant au déroulement de l'activité économique durant la période à venir, par opposition à la jungle capitaliste où il est souvent impossible de connaître à l'avance les résultats de la conjoncture à la fin de la période économique. Etablissant à l'avance le programme du déroulement des activités économiques il est bien évident que I°) tout sera mis en branle pour harmoniser les secteurs productifs afin de réaliser le plan 2°) pas de surprises désagréables, résultant comme en système capitaliste de la liberté relative qu'ont les industries d'opérer anarchiquement au niveau de l'ensemble. Donc pas de fausse joie, pas de 50,000 chômeurs du jour au lendemain, à cause de l'accroissement soudain de l'effervescence boursière, et ainsi de suite. Notons en passant qu'il est possible que le plan devienne lourd et qu'il manque de souplesse, en trainant, disons une année entière, une erreur que le système capitaliste aurait résorbée en un mois par le truchement du "feed back" du marché. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet plus loin.

Une deuxième observation porte sur les avantages sociaux d'un tel système. Tout d'abord il est clair que le plein emploi est une priorité et qu'il assure à l'individu un niveau de vie, une sécurité de base relativement homogène d'une période à l'autre. De plus les conditions de travail et les activités sociales des individus sont au centre des préoccupations des planificateurs. En second lieu et plus important encore est le fait que l'individu assuré de son emploi, de sa sécurité, d'un salaire progressivement augmenté ne cache plus sa demande pour les biens sociaux. Il accepte d'emblée les investissements dans l'éducation, la santé et dans les biens publics. Contrairement à notre système, à notre jungle, où l'on assiste à une surévaluation de l'intérêt privé parce que rien n'est sûr et qu'il faut en profiter, un système planifié permet à l'homme après sa révolte initiale et sa prise de conscience, d'accéder à une véritable rationalité économique qui remet en question les objets mesquins et les réflexes egocentriques de l'ère pré-socialiste. L'individu comprend mieux que ni lui, ni la collectivité à laquelle il appartient, ne peuvent se passer de recherches et d'équipements de toutes sortes. Appelé à participer aux décisions économi-

ques, il saura jeter un regard réaliste sur ses obligations et voudra en payer le prix. Et c'est ici que du même coup on rejoint l'humain. N'appartenant qu'à lui-même et aux autres et non pas à un autre, ses réflexes et son jugement redeviennent sains. Pour lui c'est un prérequis à la construction d'un monde qui désormais ne se fera plus à son insu.

le système soviétique

Ce qui précède n'est vrai qu'en théorie évidemment. En pratique des difficultés subsistent. Il y a la période de transition du capitalisme au communisme qui charrie encore une partie des hérésies passées. De plus le plan demande pour sa réalisation une information massive et structurée, ce qui n'est pas toujours possible. Voyons comment les soviétiques s'en tiraient en pratique avant la discussion Liberman et les modifications qui s'en suivirent.

Rappelons maintenant que si l'économie de marché comporte un certain niveau de planification en tant qu'accessoire, la planification soviétique, elle, dans sa périphérie, à la consommation, connait un semblant de marché. Dans ce secteur en effet les prix peuvent jouer à l'intérieur de normes prescrites. C'est donc dire que comme le suggère Mandel un certain chevauchement de concepts marxistes et capitalistes demeure en URSS. En fait, il s'agit ici d'un phénomène normal en période de transition.

Etudions maintenant comment les planificateurs soviétiques approchent le problème de la répartition des ressources et des tâches. Par leur méthode des bilans physiques (quantitatifs) par matière, les agents du Gossplan répartissent, stratifient les quantités de tous les produits pour une période donnée. Ici je me réfère au début du système économétrique tel qu'il fut appliqué de 1928 à 1956 environ. L'on tient compte tout d'abord des priorités: ce qui amène l'établissement des quantités de ces produits prioritaires. Pour réaliser la facture de ces biens tout est mis en oeuvre pour que l'on fournisse aux secteurs qui les produisent les "inputs" (matières premières machines main d'oeuvre) indispensables

C'est le début de la chaîne. A leur tour ces "inputs" doivent être produits en deuxième urgence et le plan fixe les normes de fabrication de ces biens. Et ainsi de suite. Ce qui reste au bout de la chaîne va généralement à la consommation. Notons en passant qu'à travers ce réseau de production aucune maximation de type économique n'a lieu. Une relation purement technologique unit le produit avec ses "inputs". Le plan part donc de l'établissement des objectifs par matière et de l'assignation à chacune des firmes de quotas à réaliser. Très tôt cependant on réalisa que cette comptabilité devenait par trop simple. On dut incorporer à ce système une série de prix appelés "prix administrés". Il semble bien que ces "prix administrés" soient au départ des coûts arbitraires (valeur numérique associée) des matières premières. (On a recours souvent à des prix ou à des coûts de produits étrangers similaires.) Par la suite tous les autres prix du système s'organisent en fonction de ceux du début de la série. Grâce à ces prix il devient désormais possible de comparer l'importance relative de deux branches en roubles, par rapport à l'économie nationale (c'est évidemment mieux que de se demander si 100,000 tonnes d'acier valent 500,000 kilowatt). A noter que ces prix ne sont pas des prix réels (au sens marxiste) reflétant le travail incorporé à un produit. La tâche d'en arriver là un jour subsite encore. Cependant pour le moment ces prix suffisent à calculer une foule d'opérations, notamment les recettes moins les coûts c'est-à-dire les profits.

les indices

Le plan, nous l'avons dit, distribue à chaque entreprise son quota. L'importance de cette quote-part est déterminée par des tractations entre la firme et le plan. Finalement des objectifs sont tracés pour telle entreprise. A partir de là l'indice entre en jeu. L'indice, c'est à la fois un objectif et un résultat.

Il montre à l'entreprise ce qu'elle doit réaliser et en même temps montre à l'autorité ce que l'entreprise a fait. Ces indices se rapportent à des mensurations de plusieurs facteurs dans l'entreprise et d'une façon

générale ils sont importants si leur réalisation apporte des récompenses et leur non-réalisation une sanction. A noter que le Gossplan est une loi. Il va sans dire que si la réalisation de ces indices est une loi, les managers laissent assez facilement tomber certains d'entre eux au profit des plus importants et ce dans le but de garder le "standing" de l'entreprise. Parmi la multitude d'indices imposés par la bureaucratie aux firmes, il faut retenir les deux plus importants 1) L'indice de production totale en roubles (production physique x prix administrés, donc en fait production physique) 2) l'indice du coût qui représente en pourcentage la baisse des coûts par rouble de production. Les primes aux ouvriers se trouvent reliées à la réalisation du premier, celles des ingénieurs et managers au second.

On peut ajouter à la liste des indices demandés celui qui définit l'assortiment des biens qu'une firme doit produire, celui qui précise leurs qualités etc... Ce qu'il faut retenir de ce système c'est qu'il était (comme nous le démontrerons plus loin) lourd et inefficace. L'entreprise se trouvait coincée par une foule de contraintes en provenance de l'extérieur. De nombreux ordres détaillés partaient en tout temps du plan vers les entreprises.

apport de liberman

On a pu dire du système soviétique jusqu'à présent qu'il donnait quelquefois l'image d'une lutte sournoise entre des bureaucrates bornés et des managers rusés. De fait on peut imaginer une foule de comportements illicites mais sur lesquels on était bien forcé de fermer les yeux. Définissait-on pour une usine d'ampoules électriques un indice de production brute en poids? On se retrouvait avec une disette d'ampoules courantes en regard d'une quantité formidable de projecteurs de stades plus pesants et presque aussi faciles à produire. On en arrivait à fabriquer des souliers dont les longueurs étaient pour le moins standardisés: on escamotait certaines pointures intermédiaires. On pourrait continuer ainsi longtemps. Certains indices primaient sur les autres, et les managers veillaient à leur exécution. De plus le capital dans ce système a sans doute

un coût exprimé même en roubles. Mais comme ce coût dans le système n'avait pas une importance première, en ce sens que l'utilisation d'une quantité de capital pour une production donnée relevait plutôt de tractations entre les ingénieurs de la firme et ceux du plan. un véritable gaspillage de ressources d'énergie conduisait le système entier vers une certaine entropie.

En effet si le plan accepté avait ses normes rigides, sa préparation laissait quand même une bonne latitude de revendication aux directeurs d'usine. Ceux-ci en profitaient pour demander aux autorités des quantités exagérées de capital et de matière première dispendieuse pour réaliser leur production brute, laquelle d'ailleurs se révélait souvent sous-estimée de façon à ce que son dépassement accroisse les primes du personnel. C'est ici que les propositions Liberman prennent toute leur signification. Elles suggèrent que l'on remplace les indices de l'ancienne gestion par un nouvel indice plus synthétique. Il s'agit de l'indice profit/capital productif.

A partir de ce moment on quitte la structure du plan imposée dans le détail et on a plutôt recours à des leviers économiques. L'entreprise en effet ne s'occupe que de deux indices principaux. Bien sûr en premier lieu sa production totale qui reste déterminée par le plan ainsi que l'assortiment des biens à produire et en deuxième lieu, ce taux mentionné plus haut.

Le plan ne prévoiera plus d'indices d'utilisation du capital, d'indice de baisse de coût, etc. Il est supposé que tout sera mis en oeuvre par l'entreprise elle-même afin de minimiser ses coûts, d'augmenter son chiffre d'affaire, de réduire au minimum son capital productif, bref on s'appuie désormais sur la rationnalité de l'entrepreneur. L'embauche, dans une certaine mesure, sera contrôlée par le directeur qui n'a plus intérêt à faire travailler des employés moins productifs ou non-productifs. Mais ceci n'ira jamais évidemment jusqu'à des licenciements massifs. On voit donc que ces modifications apporteront, 1- une certaine démocratisation des structures du plan 2- une amélioration de l'administration des prix en ce sens qu'on devra tenir compte de l'efficacité de vente des produits, de leur qualité etc... 3- une plus grande facilité d'achat pour les entreprises en permettant à celles-ci de laisser tomber l'ancien système de livraison planifié des biens de production. 4- de faire adopter peut-être la proposition logique de Nemtchinov, qui consiste à introduire des taux d'intérêt sur le

capital d'une entreprise pour chasser de l'esprit des directeurs que ce capital ne coûte rien. On ne peut pas encore parler d'une application concrète de toutes ses formules mais elles sont discutées et sur le point d'être utilisées.

retour au capitalisme?

Mais sommes-nous à la veille d'un retour complet au capitalisme de type occidental? Toutes ces réformes ne convergent-elles pas vers une indépendance des entreprises vis-à-vis du plan, si grande qu'on pourra parler de libre entreprise et d'un retour au critère "profit" avant le critère "priorité." Je ne le crois pas, pour plusieurs raisons.

Tout d'abord le plan demeure en URSS. Il fixe les priorités, et pour chacune des unités de production, établit toujours la quantité et l'assortiment des biens à produire (la production brute demeure un indice conservé.) En second lieu la possibilité de s'orienter vers le capitalisme résiderait dans la manipulation des prix par les entreprises sur les marchés de consommation et de production. Mais ceci est très difficile à provoquer du fait que les prix restent sous le contrôle de l'état. Finalement il reste toujours interdit à un quelconque groupement d'hommes de profiter de l'essor de l'économie pour investir à leur compte, et pour réaliser leur profit. Or c'est cela le capitalisme. Cependant H. Denis dans les "Temps Modernes" de juillet 65 introduit l'idée que le marginalisme occidental tend à s'implanter en URSS. Il y trouverait d'ailleurs un champ d'action idéal. A nouveau, cette veille marotte de certains économistes occidentaux fait son chemin. Cette théorie veut qu'en régime capitaliste le marginalisme trouve difficilement son application, du fait de l'indépendance relative des producteurs vis-à-vis de l'ensemble de l'économie, tandis qu'en système planifié, les propositions marginalistes pourraient être utilisées dans leurs ensemble par les planificateurs. S'il est jamais reconnu que l'on doive instaurer les conclusions marginalistes en Union Soviétique, les problèmes théoriques que ce "revirement" soulèverait, seraient d'un nouvel ordre et présenteraient de nouvelles difficultés conceptuelles, dans l'interprétation

moderne du marxisme. Denis soutient que le plan en URSS y gagnerait à étudier ses investissements, les rendements de ses facteurs de production, et l'introduction de ses taux d'intérêt, à la lumière des conclusions marginalistes.

Je tenterai dans un prochain article d'analyser les conséquences de l'incorporation du marginalisme au marxisme.

andré pollender

Sources:

Les Temps Modernes:
Juin 65: Ernest Mandel
Juillet 65: Mandel, Denis, Lavigne.
O. Thür: Notes de cours.
Piatier: "Technique économique"

LES MOYENS DU BORD.

Un des purs de la politique fédérale, M. Pelletier, déclarait récemment: "...La population...ne comprendrait pas que les partis ne gouvement pas avec les moyens qu'ils ont". (Le Devoir, 11-11-65) Un autre des purs du parti Libéral, M. Sauvé, nous donne aux Iles de la Madeleine une démonstration de ces "moyens du bord". M. Le Ministre, grand capitaine, entend gouverner ses îles à son goût. Seul maître à bord après Dieu, il se sert des moyens du bord, selon la suggestion de M. Pelletier. Les gens des îles, eux, commencent à se mutiner, semble-t-il. Quant au reste du pays, ça viendra sans doute. D'un océan à l'autre, nous sommes dans un joli bateau. Et le jour où la population comprendra, messieurs les purs se retrouvent le derrière à l'eau.

p.m.

quand la démocratie et l'unité canadienne nous sont imposées à coups de poings

rené beaudin

La campagne électorale fédéraste qui a pris fin il y a quelques semaines en fût, à maints égards, une de paradoxes.

Je ferai abstraction, dans cet article, de ceux qui ont caractérisé chacun de ces cirques depuis les débuts de la Confédération: promesses et discours différents, souvent contraires, faits, selon les intérêts souvent divergents des différentes régions du Dominion.

Par principes, nous n'avions pas à nous mêler, n'y même à nous intéresser à ces élections. Mais, politiquement, au niveau de l'agitation et de la propagande, nous ne pouvions évidemment laisser passer une telle occasion, sans nous permettre le luxe de mettre notre grain de sel.

Et effectivement, nous l'avons fait!...

Dans le but de boycotter les élections, une manifestation avait été organisée devant le Palais du Commerce pour demander à la population de s'abstenir de participer à la bouffonnerie, en annulant purement et simplement son vote.

Or, comme chacun le sait, la police nous a dispersés, avant que ne commence à arriver la masse d'électeurs, venus entendre la "bonne parole".

Cette intervention de la police nous a forcés à modifier notre attitude. Ne pouvant manifester à l'extérieur, les policiers ou plutôt les dirigeants de la police s'y opposant (probablement par "principes"), nous avons décidé de pénétrer à l'intérieur du temple libéral, où nous avons dû affronter les troupes de choc de M. Pearson (lesquelles voulaient nous imposer la démo-

cratie libérale et l'unité canadienne). Chacun connaît les événements tragi-comiques qu'a suscité notre intervention.

Les élections sont maintenant passées. Au terme de cet événement, il serait opportun, je pense, d'analyser brièvement la composition du scrutin, et de situer notre intervention en regard du résultat de ce scrutin.

Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tellement la composition du nouveau parlement (l'équilibre des forces entre le gouvernement et l'opposition demeure sensiblement le même) que la répartition du vote selon les régions du pays, le transfert des sympathies populaires allant de l'un à l'autre des partis de l'opposition, et la signification du vote populaire au Québec.

Au moment où je rédige cet article, je ne dispose malheureusement pas des statistiques relatives au degré d'abstention des électeurs en ce qui concerne le Québec.

Je devrai donc me baser sur la répartition des votes entre les différents partis:

1) le parti libéral a accusé une baisse sensible dans le vote populaire, environ 5%.

2) le déclin du Ralliement des Créditistes, amorcé en 1963, s'est continué; les sympathies populaires, de 27% qu'elles étaient à ce moment, passèrent à environ 20%.

3) Les conservateurs, chose surprenante, augmentèrent de 2 ou 3% dans les sympathies populaires.

4) Le N.P.D. a accusé une hausse de 3% au scrutin du 8 novembre.

Ces quelques statistiques, bien qu'approximatives, illustrent assez bien, je pense, les tendances de l'électorat québécois.

Les votes perdus par les libéraux et les créditistes sont allés aux conservateurs et aux socialistes ou bien ont été annulés,

Je regrette de ne pouvoir joindre à ces remarques quelques chiffres et statistiques, lesquels nous auraient fait comprendre davantage la signification du vote du 8 novembre.

Toutefois, ce qui nous importe, ici, c'est de savoir dans quelle mesure l'intervention du MLP a pu influencer le comportement politique des électeurs québécois le 8 novembre dernier.

Nous n'avons assurément pas la suffisance d'attribuer au MLP les pertes subies par les libéraux au Québec. Toutefois l'échec du Grand Ralliement Libéral de Montréal - échec voulu et provoqué par nous - qui a fait les manchettes au Canada et au Québec, a été l'un des facteurs qui a détourné l'attention des électeurs indécis vers les tiers partis ou les conservateurs, ou encore les a poussés à annuler leur vote, ou même à s'abstenir de se rendre au bureau de votation, obéissant ainsi - volontairement ou non - aux mots d'ordre du MLP.

C'est assurément là un succès dont nous avons raison de nous réjouir. Succès à deux points de vue: technique: sabotage de l'as-

semblée libérale; politique: influence certaine sur le comportement des électeurs indécis.

Le résultat général de l'élection du 8 novembre a aussi de quoi nous réjouir: le caractère régionaliste du vote. Je serais même porté à dire que ce sont les frontières provinciales qui ont déterminé le vote des électeurs des différentes provinces du Dominion.

Le Canada se trouve ainsi dans une situation politique extrêmement grave. Trois provinces ne sont même pas représentées au Gouvernement. Une telle situation est assurément de nature à accentuer la prépondérance des tendances centrifuges sur les tendances centripètes à l'intérieur de la Confédération. Une telle prépondérance ne peut s'affirmer et s'affermir que par le déclin du pouvoir fédéral.

L'élection du 8 novembre a, à mon avis, confirmé et accéléré le dépérissement du pouvoir fédéral. Un tel processus ne peut s'effectuer sans qu'à un moment une crise grave ne précipite la chute définitive de ce pouvoir. Et pour nous, du MLP-Parti-Pris, il s'agit non seulement de prévoir cette crise, mais de la précipiter. Telles sont à mon avis, les perspectives politiques et stratégiques que le scrutin du 8 novembre suggère.

rené beaudin

CROIRE SUR FORMULE

"Appelés à préciser la nature de leur foi, 93% des jeunes ont choisi la formule qui leur suggérait "un amour qui choisit librement Dieu en consentant à sa grâce": réponse excellente d'autant plus qu'elle n'est aucunement livresque (sic). Mais plusieurs (40%) font l'erreur de croire que la foi chrétienne est une évidence acquise par réflexion et raisonnement".
L'Enseignement, numéro de novembre 1965.

p. c.

chronique politique

des élections réjouissantes

jacques trudel

"In medio stat virtus"

Nous serons une bonne fois d'accord avec tous les gens modérés pour nous réjouir du résultat des élections fédérales. D'un point de vue réaliste, on ne pouvait vraiment pas mieux espérer.

C'est en effet avec une sage modération que la population canadian a voté libéral, de sorte que nous avons encore un gouvernement minoritaire, ce qui, avec l'augmentation remarquable de l'abstentionnisme au Québec, nous inspire un vif contentement.

De plus, les Québécois quittent en masse la voie d'évitement créditiste. Quant au N.P.D., il est le seul parti à avoir augmenté sa part du vote; c'est malgré tout un signe favorable à la gauche en général. Il n'a cependant pas pris de siège au Québec, ce qui est aussi bien; autrement, on aurait pu croire trop facilement les Québécois dupes de sa politique floue et à deux faces sur la question nationale.

Il s'est avéré évident, au contraire, que les Québécois n'étaient enthousiastes pour le programme d'aucun parti, mais n'avaient pas de moyens de le dire. Ainsi, dans le Québec, le grand jeu des élections a été terne et marqué par l'indécision. Peu de temps avant la votation, un pourcentage énorme de l'électorat - 40% a-t-on dit demeurait indécis.

Les résultats du Québec reflètent bien cette incertitude: aucun parti n'a suscité de vague dominante. Le pourcentage du vote libéral a même légèrement décru, malgré la forte pression exercée en faveur d'un gouvernement majoritaire, ce qui contraste avec le comportement du Québec en 1958, alors qu'on avait joué aveuglément le cheval gagnant conservateur.

Les créditistes perdent 10% du suffrage par rapport à 1963 et régressent dans presque tous les comtés, surtout à Montréal. Ils ont manifestement déçus par leur incapacité à jouer le rôle d'opposition québécoise cohérente à Ottawa, ce que pourtant les gens attendaient d'eux.

D'autre part l'augmentation du vote N.P.D., conservateur, indépendant, et surtout de l'abstentionnisme est une nouvelle manifestation d'opposition.

Il est surtout très significatif pour nous que la participation au vote ait considérablement baissé dans le Québec. On l'évalue à 67%, en tenant compte des personnes ayant refusé d'être inscrites, comparativement à 78% et 76% en 1962 et en 1963, et à 80% aux élections provinciales. Une personne sur trois s'est donc désintéressée du fédéral, et encore faut-il tenir compte du fait que l'abstention répugne à un grand nombre et que plusieurs indépendantistes ont voté - probablement surtout N.P.D. - le 8 novembre.

Significatif également est le succès relatif du N.P.D. au Québec. Il porte son pourcentage de 7.2% à 12.1% (20% à Montréal), augmentation si bien répartie pourtant qu'elle n'a entrainé aucune percée.

L'analyse rapide du vote N.P.D. nous fournit d'intéressantes indications: la meilleure performance, et de loin, de ce parti se situe dans deux comtés de classe moyenne à prédominance anglophone: N.D.G. et Mont-Royal. Les néo-démocrates sont deuxièmes également dans Dollard, Hochelaga, Lafontaine, Laval, Maisonneuve-Rosemont, Outremont-St-Jean, ainsi que dans Longueuil et Chambly-Rouville. En dehors de la région de Montréal, ils ne sont forts que dans la Beauce et dans Rimouski, mais il s'agit là de succès personnels.

Le vote N.P.D. est donc en gros un vote de "classe moyenne", c'est à dire de cadres moyens, employés, ouvriers des secteurs de pointe. Les grandes faiblesses du N.P.D. demeurent son incapacité à pénétrer chez les plus exploités des travailleurs et le parachutage de candidats inconnus dans les comtés ruraux, ce qui témoigne en fait de son manque de racines profondes dans le Québec.

En somme le vote du Québec est un vote d'opposition qui n'a pas trouvé sa voie, dans un système électoral qui s'oppose au vote de classe et limite considérablement les choix.

Déçus comme jamais de l'expérience du fédéralisme, il est donc probable que de nombreux Québécois soient actuellement prêts à appuyer une alternative cohérente, qui répondrait à leurs aspirations profondes. Mais ils seront plus sceptiques et plus exigeants que jamais à l'égard des hommes et des mouvements qui se proposeront à eux.

Les Québécois sont méfiants, mais disponibles.

Déçus comme jamais de l'expérience du fédéralisme, il est donc probable que de nombreux québécois soient actuellement prêts à appuyer une alternative cohérente, qui répondrait à leurs aspirations profondes. Mais ils seront plus sceptiques et plus exigeants que jamais à l'égard des hommes et des mouvements qui se proposeront à eux.

Les Québécois sont méfiants, mais disponibles.

jacques trudel

prochain épisode

jacques allard

"Cuba coule en flammes au milieu du lac Léman pendant que je descends au fond des choses. Encaissé dans mes phrases, je glisse, fantôme, dans les eaux névrosées du fleuve et je découvre dans ma dérive, le dessous des surfaces et l'image renversée des Alpes. Entre l'anniversaire de la révolution cubaine et la date de mon procès, j'ai le temps de divaguer en paix, de déplier avec minutie mon livre inédit et d'étaler sur ce papier les mots-clés qui ne me libéreront pas."

Ce sont les premières phrases du premier roman d'Hubert Aquin, *Prochain Episode*, qui dès le départ se livre pieds et poings liés au lecteur. Mais ce n'est que pour mieux s'agripper à nous, nous entraîner avec lui -- ce narrateur et le roman qu'il écrit--dans le caisson explosif de ses phrases. Et nous partons à la découverte du dessous des surfaces et de l'image renversée des Alpes. Plongées mais aussi remontées, car il paraît que le futur noyé remonte par trois fois au moins faire ses adieux à la rive, avant d'y revenir s'échouer.

On pourrait croire que tout le mouvement romanesque tient dans ces plongées et remontées, si on ne remarquait aussi le "temps mort" d'entre la surface et le fond, quelque part "entre l'anniversaire de la révolution cubaine et la date du procès", où l'on a le temps de divaguer en paix, de déplier avec minutie le livre inédit et d'étaler sur ce papier les mots-clés qui n'ouvrent rien sinon le livre lui-même. Il se peut donc que le roman tienne surtout dans cette distance qui sépare deux lieux ou deux moments. Il serait *le roman de l'entre-deux, de l'interstice et de l'intervalle.* Et ce personnage -narrateur à la recherche de son roman serait, entre deux eaux, entre deux rives, une sorte de poisson amphibie, plongé dans l'eau mais ne respirant qu'à l'air libre: un homme-grenouille prisonnier dans un caisson comprimé qui risque d'éclater, comme celui de Trois-Rivières. Mais trêve de suppositions, suivons le narrateur.

D'abord un problème relativement simple: "de quelle façon dois-je m'y prendre pour écrire un roman d'espionnage?" Face à cette "frontière entre l'imprévisible et l'enfermé" où il se trouve, le problème peut être une

réponse, une façon de franchir la grille. Par la trappe magique de la feuille blanche que l'on ouvre au crayon, il s'agit de rejoindre un héros, définir une mission, les forces en présence, ennemies et amies, pour ainsi se dérober à l'affreuse ponctualité qui règne du côté de l'"enfermé":

> *"Descendre mot à mot dans ma fosse à souvenirs, tenter d'y reconnaître quelques anciens visages blessés, inventer d'autres compagnons qui déjà me préoccupent, m'entraînent dans un nocud de fausses pistes et finiront par m'exiler, une fois pour toutes hors de mon pays gâché." (p. 24)*

Voilà son projet. Sa réalisation s'opère en une descente aux enfers, une prospection qui est aussi une projection du temps et de l'espace dont les figures sont tantôt connues, tantôt inconnues. Il n'y a rien de vraiment sûr, sauf Eurydice, le nom de la femme aimée. Elle sera K., l'agent de liaison par excellence, pendant qu'Hamidou Diop, aussi vite surgi du sahel sénégalais que rentré, laissera vite la place à H. de Heutz, encore plus insaisissable, s 'il est possible. Et nous voilà partis en chasse: "Entre le 26 juillet 1960 et le 4 août 1792, à mi-chemin entre deux libérations, je cherche avidement un homme qui est sorti du Lausanne Palace... entre le 26 juillet cubain et la nuit lyrique du 4 août, entre la place de la Riponne et la pizzeria de la place de l'Hôtel-de-ville à Lausanne je rencontre une femme blonde... quelque part entre un 26 juillet violent et un 4 août funèbre...quelque part entre le vieux Lausanne et son port médiéval...entre Montréal et Toronto...entre le chateau de Chillon et la villa Diodati, Manfred et la future libération de la Grèce...entre cette vision lacustre et la villa Diodati, j'ai réinventé l'amour...je dérape dans les lacets du souvenir..., entre Aigle et L'Etibaz..., il faut vider le chargeur dialectique sur cet inconnu dressé entre le jour et moi...dans cet interstice infinitésimal de l'hésitation, je fis un bond total...je roule entre Echandens et le fond d'une vallée...entre Coppet et maintenant..., me concentrer sur ce qui se passe et menace de se passer...marcher dans la foule au hasard entre les vitrines de chez Morgan et celles de la rue Peel...perdre mon temps au bar du Holiday Inn entre un cutty sark et les yeux cernés de la femme que j'aime...entre cet ouvrage d'histoire militaire et la conférence que H. de Heutz a donnée...une corrélation...la clé d'une énigme...entre le meuble mithridatisé et la porte du garage...entre le jour du larmier et la crédence, il n'y a que la largeur du hall soit deux enjambées...mais le duel à mort entre les deux guerriers a pris soudain les teintes fausses de la peur..."

Sans doute, à première vue, ces lambeaux de phrases ne rendent compte que très pauvrement du donné romanesque total. Cependant, ils informent, croyons-nous, cet univers romanesque et lui donnent sa signification: la récurrence des formules qui deviennent de véritables leitmotiv, et surtout celle de la préposition "entre" qui sert autant à délimiter l'espace que le temps scande rigoureusement ce roman-poème, lui donne son rythme, son étendue et sa profondeur. Mais bien sûr, à ces phrases qui vont du début à la fin du roman, il faut en joindre d'autres, entre les pointillés que nous avons mis, qui sont comme les tiroirs creux

où s'escamotent à mesure qu'elles paraissent les fusées imaginaires du narrateur. Et c'est l'oeuvre romanesque toute entière qui ne paraît que pour disparaître: "Cuba coule en flammes" quand nous voguons sur le lac Léman.

Car le narrateur, dans ses périgrinations imaginaires ou réelles, est finalement réduit à *une ponctualité secouée* de manège: les montagnes russes, comme chacun sait, ne mènent nulle part, sinon au point de départ. Le point de chute est le point de départ, indéfiniment: c'est la chute libre, absolue, infinie, dans le vide. Le narrateur a voulu franchir la grille frontière entre l'imprévisible et l'enfermé, il s'y balance à une hauteur vertigineuse, comme sur une corde raide. Le roman d'espionnage imaginé, fantôme de l'aventure vécue par le personnage, ne fait qu'accentuer le vertige, par l'abondance des mesures déployées pour situer enfin la chute, il en multiplie les dimensions spatio-temporelles au point où elles se dissolvent.

Au début du roman qu'invente le narrateur, on veut jouer avec lui, tout en sachant bien la vanité, au jeu de la seiche (ce mollusque qui se défend en brouillant l'eau). Mais le jeu a l'effet contraire, au moins pour nous: au lieu d'embrouiller l'eau, l'invention du narrateur nous le dévoile encore plus, lui et l'oeuvre: son problème et son système.

La poursuite de l'insaisissable fantôme H. de Heutz, renvoit, véritable repoussoir, au *saisissable* narrateur qui s'en trouve grandi et devient plus émouvant dans sa vérité:

> *"Je crée ce qui me devance et pose devant moi l'empreinte de mes pas imprévisibles. L'imaginaire est une cicatrice." (p. 90)*

Il est ce *"pirate déchaîné dans un étang brumeux,.* couvert de Colt 38 et injecté d'hypodermiques grisantes... *l'emprisonné,* le terroriste, le révolutionnaire anarchique et incontestablement fini! L'arme au flanc, toujours prêt à dégainer devant un fantôme, le geste éclair, la main morte et la mort dans l'âme, c'est le héros, le désintoxiqué! *Chef national d'un peuple inédit!* ...le *symbole fracturé de la révolution du Québec... son incarnation suicidaire...* En lui, "déprimé explosif, *toute une nation s'aplatit historiquement* et raconte son *enfance perdue, par bouffées de mots bégayés* et de délires scripturaires et, sous le choc noir de la lucidité, se met soudain à pleurer devant *l'immensité et l'envergure quasi sublime de son échec" (p. 25)*

Jamais dans notre roman de tels cris, de tels gémissement n'avaient été proférés dans un acte d'amour aussi total pour le pays et la révolution à faire. Car, ce livre, "fruit amer de cet incident anecdotique qui (nous) a fait glisser de prison en clinique" est aussi attente et promesse. La chute est aussi intermittence: "charrié dans la vomissure décantée de notre histoire nationale", le narrateur a "le geste inlassablement recommencé d'un patriote qui attend dans le vide intemporel, l'occasion de reprendre les armes". (p. 93)

Et alors, H. de Heutz, fantôme-témoin du déchirement mourra et par sa mort signalera l'intégrité retrouvée et aussi la distance franchie:

> *"D'abord je franchirai sur la pointe des pieds la distance entre le jour et la crédence Henri II tout en dégageant le cran d'arrêt du révolver." (p. 173)*

En effet, il a compris que ce n'est pas de Heutz qu'il avait manqué: "En le manquant de peu, je venais de manquer mon rendez-vous (avec la femme-pays) et ma vie toute entière." La victoire est dans la violence; elle aura la forme, le plein, la force, la vitesse d'une balle qui comblera la distance entre lui et le réel, ce sera la fin du "mouvement résiduaire" (cf p. 119). Ce sera le prochain épisode.

Voilà donc comment le *problème* et le système romanesque se rejoignent. L'on pourrait être plus explicite encore et montrer comment au niveau même des dix-huit chapitres du livre, ceux qui forment le centre du livre ramènent à eux toute l'épaisseur, la profondeur de cet univers intercalaire, tant est cohérent et achevé ce roman qui marque, de toute évidence, une étape de la révolution québécoise. Il faudrait aussi explorer la lyrique percutante de l'oeuvre de Hubert Aquin, parfaitement accordée à celle de Paul Chamberland en poésie. On y reviendra: avant tout lire *Prochain Episode*.

jacques allard

L'GARS D'SAINT-GERMAIN

Le 19 novembre dernier, quelques-uns ont vécu un évènement d'importance. La soirée Georges Dor, au pourtant bien médiocre Gésu, organisée par Gilles Mathieu de la Butte, auquel on finira par devoir beaucoup.
Le camarade Miron spécifie comme il le faut: "Il nous signifie d'une façon nouvelle, il nous identifie avec vérité et c'est là sa brûlante actualité, de même que le gage de sa durée".
En marge de ce qui est déjà des mythes (sinon des recettes) dans la chanson canadienne française, Georges Dor compose et communiqueune effarante critique acerbe et tendre de l'anonymat quotidien, de son village, Saint-Germain, de Montréal, des Canadiens français.

interprétation de la vie quotidienne

patrick straram

L'art, c'est le délire d'interprétation
de la vie.

louis aragon

("Qu'est-ce que l'art, Jean-Luc Godard?"
Les lettres françaises, 9-15 sept. 65)

L'art existerait-il si nous n'étions mortels? Quels besoins et quels désirs l'homme satisfait-il au moyen de l'art, ou celui-ci n'est-il qu'un "transfert" faute de pouvoir assouvir une autre faim, sexuelle, ou morale, ou intellectuelle? Quel processus de communication et quel d'intelligibilité de la condition humaine, de la nécessité d'une maîtrise de la nature, l'art déclenche-t-il vraiment, réalise-t-il? Quel même mouvement intrinsèque anime-t-il art et politique, dialectiquement confondus en une seule aspiration naturelle et singulière de l'homme? Questions qui n'ont aucun intérêt si elles sont posées selon une vision d'un moi, un monde, un "être" abstraits et se suffisant comme absolus. Questions *vitales*, *primordiales*, si l'on considère l'existence de l'homme en fonction de son seul accomplissement réel, sa sociétalisation, et dans le seul réalisme qui existe, celui de sa vie quotidienne, elle-même phase d'une Histoire qu'elle amorce chaque fois selon ce qu'elle est. Un matérialisme scientifique bien compris, cela implique de ne le formuler qu'en y "situant" l'un des facteurs majeurs dans le devenir de l'homo sapiens-faber-ludens: son recours constant, spontané ou plus élaboré, au *délire d'interprétation de la vie*, l'art. Car enfin, peintres de la Renaissance et Montaigne, Shakespeare, Diderot, Rimbaud et Lautréamont, l'invention des frères Lumière et Jean-Luc Godard, le blues puis le jazz, "l'art moderne" et le remplacement, que nous vivons, d'une culture écrite par une culture audio-visuelle, ne voilà-t-il pas autant de moteurs servant à l'élucidation de condition et possibles de l'homme existant, autant que Marx, Engels, Lénine, les grandes révolutions prolétariennes et les luttes pour l'indépendance? N'est-ce pas dans les deux cas un même travail qui s'accomplit, pour aboutir à une même fin: une désaliénation globale de l'homme, qu'il puisse enfin vivre en tant qu'homme? Le matériau utilisé politiquement et révolutionnairement n'a-t-il pas toujours été non seulement tel parce que tel le faisait le rapport maître-esclave,

ou le rapport homme-travail, ou le rapport production-consommation, mais bien aussi tel parce que le faisait tel le rapport individu-culture, soit selon conception, création et utilisation d'arts?

L'analyse des motifs et aboutissements "artistiques" est donc indispensable, serait-ce du seul point de vue révolutionnaire: le révolutionnaire ne peut être partiel sans se nier puisque son but est de modifier la totalité vécue, pour un homme total (ou il n'est qu'un "réformiste"). Une telle analyse ne saurait être faite qu'en fonction de la réalité de l'homme, laquelle est dans sa vie quotidienne, dont l'art témoigne et que l'art précipite, le fait-il au moyen du délire d'interprétation.

D'un strict point de vue marxiste qui nierait aujourd'hui le *besoin* qu'a toute entreprise révolutionnaire de James Joyce et Boris Vian, Bartok et Webern, Mercury Theater et T.N.P., Lightnin' Hopkins et John Coltrane, Murnau et Howard Hawks, Jean-Paul Mousseau, Robert Roussil, Gilles Vigneault? (Autant nier le besoin de théories et de cadres, d'un programme et des "connaissances" pour l'élaborer: ce qui relève de l'anarchie pure, et est donc contraire à toute problématique révolutionnaire.) C'est faire le jeu de la dépersonnalisation, et conséquemment la fixation de l'aliénation, tentée par pouvoirs et monopoles qui remplacent tout art par les mass-media, *l'information-propagande substituée à toute interprétation*, que mettre en avant des préjugés et des frustrations dont, en comprend-on le pourquoi, il ne faudrait cesser de dénoncer le danger qu'ils représentent (affirmant une attitude *réactionnaire* par définition à partir du moment où la révolution est proposée par rapport à un monde qui n'existe déjà plus, abstraction faite de celui qui existe, le monde réel d'aujourd'hui). Dans ce même numéro, c'est le mérite exemplaire de Paul Chamberland que de semblablement souligner qu'il ne saurait croire à "un révolutionnaire qui négligerait de bien faire l'amour". On ne fait pas une révolution avec ni pour des hommes à demi.

Jamais peut-être ne fallut-il plus recommander à tous de relire certains textes de Lénine "Sur la littérature et l'art" (comme d'ailleurs certain "Gauchisme, maladie infantile du communisme"...).

La teneur directement politique d'une oeuvre d'art ne m'intéresse donc qu'accessoirement. Mais je tiens pour nécessaire à tout projet politique dans la société dans laquelle nous vivons toute oeuvre d'art intervenant à même la vie quotidienne vécue, qui sera progressiste dans la mesure où l'est toute démarche qui permet d'appréhender une connaissance supplémentaire du phénomène existentiel.

Ainsi j'entends le besoin d'une étude permanente des *interprétations de la vie quotidienne* (manifestations "dans" et "de" cette vie quotidienne, permettant donc de la connaître mieux, pour mieux savoir pourquoi et comment la modifier).

Je ne sais d'autre logique ni d'autre engagement "critiques".

c'est quoi le bonheur ?

Il me plait d'oser, pour commencer ces chroniques, y aborder la notion le plus souvent demeurée "idéaliste" du bonheur, lequel toute révolution le plus souvent ne peut que reporter à plus tard dans la mise en "pratique" de son programme.

Le 13 ventôse an II (3 mars 1794), dans son rapport présenté à la Convention au nom du Comité de salut public, *Sur le mode d'exécution du décret contre les ennemis de la révolution*, Saint-Just s'écrie: "Que l'Europe apprenne que vous ne voulez plus un malheureux ni un oppresseur sur le territoire français; que cet exemple fructifie sur la terre; qu'il y propage l'amour des vertus et le bonheur. Le bonheur est une idée neuve en Europe!"

LE BONHEUR EST UNE IDEE NEUVE EN EUROPE!

Expliquant à Claude Angeli ("Le nouvel observateur", 27 octobre 65) ce qu'elle avait dit à propos du contrôle des naissances dans le cadre de la télémission "16 millions de jeunes", qui fit que l'O.R.T.F. l'interdit, le docteur Suzanne Le Sueur-Capelle note: "J'ai dit aussi qu'il n'était pas possible de tout accepter. Par exemple, *ce qu'un père jésuite fort connu a écrit dans une revue catholique dont l'audience est internationale*" (et je ne trouve pas acceptable, moi, de le transcrire autrement qu'en capitales, aux sens multiples du mot) :

"L'IDÉE QUE, PAR SUITE DE DIFFICULTÉS DE LOGEMENT OU DE RAISONS ÉCONOMIQUES, IL SERA DIFFICILE D'ÉLEVER DES ENFANTS NE VIENT MÊME PAS A L'ESPRIT, CAR LA FAMILLE, SI MISÉRABLE SOIT-ELLE, EST TOUT DE MÊME LA FAMILLE. MÊME SI L'ENFANT MEURT DE FAIM, IL MOURRA ENTOURÉ DE TENDRESSE' CE QUI EST MIEUX QUE DE MOURIR ANONYMEMENT AVANT LA NAISSANCE. LE TRAUMATISME, LA BLESSURE MORALE DE LA CONTRACEPTION EST AUTREMENT PLUS GRAVE. L'ENFANT MEURT DE MALNUTRITION, MAIS SON SOUVENIR RESTERA COMME UN PETIT ÉCLAIR DE LUMIÈRE FUGACE ET UN BONHEUR PASSAGER; MAIS UN VRAI BONHEUR."

Relisez.

(Vous en pensez quoi, suave Yerri Kempf, qui avez expliqué à des "amis" combien vous trouviez indécent et beaucoup trop "forcé" que ma compagne dise, de face, aux télespectateurs d' "Aujourd'hui", ce qu'elle pensait du problème pour l'avoir vécu, comment son fiancé d'alors et ses propres parents lui avaient imposé un avortement, ce qu'elle endura l'année suivante dans une clinique, combien de temps pour elle faire l'amour, qu'elle aime tant faire, demeura alors une quasi impossibilité, pourquoi de tels drames n'ont pour seule et unique origine que l'état capitaliste de la société dans laquelle nous vivons, qui "produit" des hommes aussi

impuissants à prendre leurs responsabilités parce qu'aliénés à l'ordre et l' "état d'esprit" établis?... Il est vrai qu'il faudrait savoir quelles responsabilités comptent prendre les hommes de votre équipe de la "cité libre"... A propos, que peuvent bien en penser les "hommes" Trudeau, Pelletier et Marchand, que le problème du contrôle des naissances ne saurait laisser plus indifférents que leur collègue jésuite, car encore faut-il à leur options un accroissement de tas de petits cons fédérés?)

Doit-on poser la question, ici aujourd'hui, Québec 65-66, alors que l'on passe à peine, difficilement, et de façon bien ambigue (les deux forces agissantes n'étant certes pas opposées, au contraire), de l'idée du bonheur - Dieu, la vie éternelle, "après" l'existence, à celle du bonheur - confort et gadgets, qu'imposent, à un homme pour "ce faire" dénaturé au seul état de "consommateur", les trusts et leurs mass-media, au moyen d'un fascisme aberrant qu'ils utilisent sans la moindre crainte ayant l'approbation de tous les Grands Commis aux théories et pratiques "libérales" (et qui n'ont de pouvoir et de privilèges qu'en autant que cet "état de fait" dure, c'est bien pourquoi ils ont pensé à s'en occuper eux-mêmes), doit-on poser la question: c'est quoi, le bonheur?

Présenté une première fois dans le cadre d'un remarquable et passionnant 6e Festival International du Film de Montréal, puis projeté plus d'une vingtaine de semaines (un record absolument sans précédent d'exploitation d'un film dans un cinéma d'art et d'essai) au de plus en plus exemplaire "Elysée", il y a un film dont le titre est LE BONHEUR.

Agnès Varda, née le 30 mai 1928 à Bruxelles, d'un père grec et d'une mère française, qui vit son adolescence à Sète, était la photographe du T.N.P. lorsqu'un petit héritage lui permit de faire un premier film, Carlos Vilardebo la conseillant techniquement et Alain Resnais faisant le montage, LA POINTE COURTE (1955). Suivent les courts-métrages O SAISONS O CHATEAUX (59), DU COTE DE LA COTE et, avec des "chutes" de celui-ci, LES COCOTTES D'AZUR (60), ainsi, la même année, que ce film d'une demi-heure absolument unique, à propos de l'état d'esprit et les "visions" d'une femme enceinte, OPERA-MOUFFE, l'oeuvre d'elle que je préfère. Puis ce sont, longs métrages, CLEO DE CINQ A SEPT (62) et LE BONHEUR (64), entre lesquels elle fait "un hommage à Cuba", un film de photos fixes extraordinaire, SALUT LES CUBAINS. Elle tourne LES CREATURES, elle finira par un jour trouver le producteur pour le film qu'elle veut faire depuis des années, la MELANGITE.

Peu de femmes contemporaines méritent plus l'exclamation déjà ancienne des "Cahiers du cinéma", et que je fais certes mienne, *Agnès Varda, notre amour* (modifiant à peine l'original). Outre qu'avec LA POINTE COURTE, bien plus encore que Melville et Astruc, elle prévoit et oriente tout le nouveau cinéma français, lequel aboutira à cette somme encore le plus souvent incomprise Jean-Luc Godard, elle manifeste dans chaque nouveau film une sen-

sibilité et une lucidité de l'actualité et le devenir de l'homme, comme un sens inné du cinéma, qui ne peuvent que toucher profondément et inciter à un essentiel dépassement de soi tout témoin fidèle, à lui-même, et à un sens global du déroulement moral et intellectuel de chacun dans l'Histoire en train de se faire.

Rarement oeuvre plus que LE BONHEUR a-t-elle valu d'abord par son ambiguité.

Son ambiguité intrinsèque. Et même l'ambiguité de la forme, prise le plus grossièrement. La seconde nourrissant la première.

En effet, les deux tiers de l'oeuvre sont d'une plénitude, une joie étale qui confineraient presque à la monotonie, au vide, bonheur sans tensions de protagonistes plutôt fades, sinon irritants, mais le dernier tiers de l'oeuvre fait de celle-ci l'une des seules très grandes *tragédies* de notre époque, au sens propre et bien trop oublié du mot tragédie.

Le bonheur mis en question (par la mise en images) en est un d'une simplicité, un naturel immédiatement compréhensibles, mais il semble, aussi immédiatement, traité dans la plus pure "irréalité".

Le film est essentiellement *amoral*, comme toute grande oeuvre d'art, mais propose de plan en plan de nouveaux problèmes posés en termes de morale, la plus élémentaire, la plus agissante. (Ceci dans la mesure où le film est vu par un homme qui en soit un. Par opposition, en un sens, au jésuite cité plus haut et à tous ses complices. Sur un tout autre plan, si 95% des spectateurs voient LE BONHEUR pour des "raisons" bien différentes, qui nous les "signalent" comme sales malades, du moins auront-ils vu, et n'oublieront-ils peut-être pas si facilement, LE BONHEUR. Autre qualité ambigüe de ce film.)

Ne retenons que pour mémoire ces trois autres "avatars", pour ceux qui se réclament du réalisme mais d'une façon telle que l'ambiguité en soit absente (un comble: qui prouve ce que vaut la critique en général, n'est-ce pas Yerri Kempf, qui osez parler des "puérilités engagées de Gilles Groulx"?) : menuisiers et téléphonistes ne font ni de tels jeux de mots ni de telles dissertations; de telles aventures amoureuses semblent bien peu probables pour le Thierry-la-Fronde de la télévision; Mozart, tout de même, Mozart!... comme si, déjà, la couleur!...

la grâce laique

A dessein j'ai voulu superposer certaines "notions" du bonheur et l'ambiguité du film Le BONHEUR.

Durant un entretien avec Jean-André Fieschi et Claude Ollier ("Cahier du cinéma" 165, avril 65), publié coiffé du titre bien

joliment approprié "La grâce laique", Agnès Varda dit:

"Le bonheur, c'est aussi un jeu de miroirs: je suis heureux, je dis que je suis heureux, je veux que l'autre soit content parce que je dis que je suis heureux... Car même si c'est une notion qu'on peut concevoir comme solitaire, elle est toujours beaucoup plus forte si elle est partagée. Comme dans les pique-niques, cette espèce de joie collective, quand les familles s'entendent bien, qu'il y a des enfants qui baguenaudent dans l'herbe, et qu'on se met sous les arbres pour faire la sieste... Tout cela est de plus lié à un sentiment très fort de la nature. Le film, c'est cet ensemble de sensations, par rapport auxquelles l'anecdote est secondaire."

"On a l'impression que chaque personne est unique, on l'aime parce qu'elle est unique, et ce qu'il y a de beau dans l'amour, c'est qu'en définitive, cet être unique pourrait être n'importe qui. Plus la personne est unique aux yeux de l'autre et plus elle représente toutes les femmes, ou tous les hommes, toutes et tous pourraient être l'autre. (...) Mais c'est un élément tragique à l'intérieur du bonheur. Il s'agit à la fois d'une idée cruelle et d'une idée satisfaisante pour l'esprit. Comme les cruautés des saisons; le cycle des saisons est à la fois satisfaisant et parfaitement cruel."

C'est bien, je crois, conformément à cette attitude préalable à la fabrication de l'objet, et si totalement exprimée par l'objet fini, que j'ai vibré au BONHEUR, ce film qui si intensément me comble et me déchire. Un film de sensations. Envahi par un fébrile besoin d'intégration à la nature. La nature, qu'on découvre d'un seul coup ou à laquelle on tente d'adhérer pendant des heures, qu'on n'aborde jamais qu'à travers une mystérieuse intuition débordante, dont un lyrisme immédiat émeut, suspend. Quels que soient les drames vécus, une impuissance déchirante, l'atroce angoissant d'une situation, au même moment peut s'établir un moment d'absolu bonheur si l'homme soudain s'interrompt dans la nature, toutes ses facultés bandées dans un effort de connexion moi-nature qu'il porte en lui mais avait oublié, qu'il redécouvre, subjugué, brusquement plein d'un pressentiment d'appartenance, de mouvement cosmiques "naturels". Impression d'un tel paroxysme, dans la sérénité, qu'on comprend qu'il faille en faire l'un des points de départ de toute définition de l'idée de bonheur. (Et je pense soudain que tout film de Varda devrait donner l'envie de relire du Bachelard.) Comme j'aime l'inexorable drame du cycle des saisons, et parmi les saisons plus précisément l'été et l'hiver. Comme j'aime les oeuvres-"saisons" que sont ce petit "Flamboiement" de Rita Letendre sur le mur en face de moi, "Au-dessous du volcan" ou LA TERRE de Dovjenko. J'aime LE BONHEUR pour ce qu'a d'aussi réussi, total, son ambiguité constante, naturelle. L'ambiguité d'une véritable tragédie; celle que l'esprit ne conçoit qu'à consentir un délire d'interprétation au moyen duquel faire pour l'esprit "s'originer" et mouvoir l'une l'autre la vie et la mort, pressé de s'y reconnaître au moins grâce à une raison d'être: le rôle à jouer dans la tragédie et la satisfaction qu'il procure, entérinant des be-

soins, des désirs, des sentiments et des idées... Pourquoi, à ce point, dois-je d'urgence relire précisément l'éditorial de Jean-Marc Piotte dans *parti pris*, vol.3, nos 3-4? C'est, je crois, ce genre de clés qu'il faut suggérer, à ce genre de confrontations qu'il faut inciter si LE BONHEUR produit cet effet d'admirable tragédie à la fois indéchiffrable et si lumineusement claire qu'il a produit sur moi; à ce niveau où raisonnement et sens du mystère ne sont plus séparables...

LE BONHEUR VAUT PARCE QU'IL MANIFESTE PLEINEMENT UN AGENCEMENT INCOMPARABLE DE SENSATIONS, D'UNE EVIDENCE TELLE QU'IL CREE EN ET DE LUI-MEME LE TRAGIQUE CONTENU DANS LE BONHEUR, COMME LA MORT EST INHERENTE A TOUTE VIE REELLEMENT VECUE. (Et que me fait alors que l'élément "mort" intervienne pour Jacques Rivette à la première apparition du regard "bleu-clair" de la téléphoniste, pour Resnais parce qu'on entend du Mozart, pour moi au moment précis où je me substitue à l'homme lorsqu'il prévient sa femme qu'il ne pourra être à la noce de sa cliente, ayant accepté un travail ce samedi-là, sachant très bien qu'il ira faire l'amour avec une autre, parce que je suis plus ou moins obsédé par un certain inéluctable du mensonge, qui ne l'est même pas mais alors l'est d'autant plus, doublement, et qu'en une telle circonstance invariablement l'inextricable moral et affectif pousse mon esprit jusqu'à l'idée de mort, seule sanction sans appel? La femme se suicide-t-elle? Presque tous en sont convaincus. Je n'en suis pas sûr du tout... La multiplicité des possibles prouve l'être "en soi" et sa force, son inévitable...)

Un tel résultat, seul pouvait y parvenir un artisan supérieurement doué et obstiné et un individu d'une rare sensibilité aux grands principes moteurs humains.

Traitant de sensations, Varda n'avait pas à respecter les normes d'un réalisme (d'ailleurs...), et c'est en *transposant dans un langage éventuellement imaginaire*, ces sensations qu'elle pouvait en extraire une idée du bonheur le plus près de sa totalité, donc la plus réelle. Elle ne raconte pas une histoire, elle fait le tableau d'un concept, une matière et son mouvement interne. Aurait-elle agi autrement qu'on se souviendrait d'une histoire, et pas de l'idée de bonheur. L'irritant du propos, en un sens, confirme alors sa réussite: une bien mauvaise habitude (le souci de se préserver un confort intellectuel) fait que nous réclamons dans un film une intrigue plausible, vraisemblable, et nous sentons, confusément ou non, que LE BONHEUR ne se veut essentiellement que l'image d'une idée, une symphonie suggérée par un archétype, une oeuvre fermée sur le thème qu'elle encercle, sans qu'il y ait la moindre véilléité d'élucidation au niveau de la logique, la sociologie, la psychologie, etc... Comment autrement faire aussi inévitable pour le spectateur l'idée de bonheur, le sujet en question et la question?

Cette image d'une idée, elle nous provoque et obsède d'autant plus, telle que l'a prodigieusement achevée Agnès Varda, qu'elle

est vierge de toute scorie (droit divin, code civil, toutes les sortes et succédanés de catéchismes et publicités). LE BONHEUR se déroule au centre nerveux d'un homme total unique, dans une entière liberté de la pensée mise en branle par les sensations, habité littéralement d'une grâce laique qui le fait irremplaçable (comme d'ailleurs c'est certes en cette "grâce" que réside le plus son pouvoir de choc puis de persistance, comme d'ailleurs il serait facile de démontrer en quoi se fondent nécessairement grâce laique et ambiguité).

signes

Les personnages "représentent" des forces brutes, abrasives, situations et dialogues sont emblématiques, leur rôle consiste à montrer, au degré maximum d'intensité signifiante, le lent polissement de ces forces les unes par les autres, l'appropriation et à la fois l'acceptation passive de cet *état* le bonheur, global, indivis. Avec, dans l'exposition qui va s'accélérant de cette "masse" au perpétuel glissement dans le temps, la découverte en son plus profond travail cellulaire, et jusqu'à le rendre visible dès les formes extérieures les premières notoires, du principe de mort qui l'*anime*. (Il ne me parait pas utile d'insister ici sur la composition plus spécifiquement technique du film, bien évidemment assez magistrale. J'entends moins découvrir dans une telle chronique les procédés de fabrication d'une oeuvre que les significations du produit fini. Disons-le net, et que nous n'ayons plus à y revenir: si la forme n'y correspondait pas étroitement, en une adéquation supérieurement mise au point, une dialectique sans faille, le contenu ne se prêterait à aucune analyse. *Mise en scène*, cela ne veut plus rien dire, sauf lorsqu'il s'agit d'impuissance à dire un propos. Soulignons seulement l'extraordinaire utilisation de la couleur : tout est inscrit selon la densité du jaune-orange, éclatant, solaire, ou de son contraire exact, son "envers" , qu'il contient donc en soi, le mauve-violet.)

L'excellence, bouleversante, de l'oeuvre dépend donc du degré d'abstraction atteint. Qui ramène à des notions élémentaires et réalistes en découlant, en autant que l'abstraction est réussie, et qu'il appartient alors à chaque spectateur de reformuler ou non. L'art est grand et utile en autant qu'il oblige à un choix, qu'il oblige une réactivité, qu'il oblige le témoin à reconstruire un monde à partir du thème "figuré". C'est ainsi par un délire d'interprétation de la vie poussé à ses ultimes conséquences qu' Agnès Varda donne du bonheur une idée aux antipodes, mais les complétant, ce qui est indispensable pour une compréhension entière du concept, de celles qu'en donnent au moyen du "documentaire" (matière et/ au moyen du "documentaire" (matière et/ou traitement) un Rozier ou un Lelouch.

Paralièlement à presque tous les films de Godard, LE BONHEUR s'inscrit, parce que ce chef-d'oeuvre formel qu'il est, comme l'une des tentatives les plus élaborées dans l'art contemporain de redéfinir le bonheur, comme aspiration et question de l'homme. L'homme contemporain ayant à s'interroger à propos d'un bonheur complètement différent, puisqu'il ne pourra plus se l'approprier que dans des structures ayant modifié entièrement culture et modes de vie. En un sens, le cri de Saint-Just a vécu, avec culture écrite et sociétés bourgeoises. Ce qui valorise d'autant projet et oeuvre d'Agnès Varda (de Rozier, Lelouch ou Godard, mais chez Varda la quête du bonheur nommément l'est plus), si tant est qu'il faille aussitôt poser la question: s'agît-il alors, dans LE BONHEUR, du bonheur dans une société en train de passer à un autre monde, dans lequel le bonheur ne pourra plus être celui qu'on nous montre?

Oeuvre valant de par son abstraction même... Qu'on ne s'y trompe point, néanmoins. Tout un "climat" de la vie quotidienne parisienne est indiqué avec acuité, par aspects extérieurs et états d'esprit. De même est irréprochable le portrait de l'artisan, homme en voie de disparition dans les sociétés modernes (à part ce cas unique, et il faudrait étudier quel futur est le sien: le "faiseur" d'art), et à ce titre tout un côté très négatif de l'homme dans LE BONHEUR est éclairé. (Un tel artisan n'a pas de vie syndicale et travaille au sein de très petites confréries, il se trouve d'autant plus victime d'une dépolitisation dont on sait que déjà américanisme et pouvoir absolu gaulliste l'ont considérablement généralisée en France. Reprocher alors à Agnès Varda l'absence de politique dans LE BONHEUR prouve une première incompréhension du film. Quant à reprocher son non-engagement à la femme qui a fait POINTE COURTE et SALUT LES CUBAINS, c'est d'un cocasse sinistre.) Toutes les scènes choisies pour narrer une durée du film - noce, repas de famille après une naissance, bal, et jusqu'à la photo des vacances sur la Loire, après la mort de la femme (image qui est *le bonheur* dans le film, sa fétichisation mais aussi son moteur, la clé pour le comprendre et sa critique) - donnent le pouls le plus exact d'un mode de vie actuel en France.

Au niveau du sens du film, n'oublions surtout pas que tout de suite après l'exposition, qui tient entre la première scène d'amour assez mièvre au pied de l'arbre et l'extrait du DEJEUNER SUR L'HERBE de Renoir sur un petit écran de télévision puis le "coucher" dans l'appartement du couple, ainsi "découvert" avec une belle concision, dans l'une des admirables courses à travers la ville surgit un avertissement, qui crie bien de quel bonheur il est question: *boucherie de confiance.*

Vite surmontée une vague gêne pendant la première heure, lors de la première vision du BONHEUR (moi aussi, je me contractai un peu devant ce "bonheur", une sorte de complaisance, moi aussi je suis encore victime parfois de *l'apparence de réalisme du cinéma),* j'ai vite trouve exceptionnel ce dernier film d'Agnès Varda, parce qu'exceptionnellement réussi au niveau de la forme contenant l'idée, et la donnant à voir avec le maximum de persuasion, de finition,

affectivement et mentalement. Une fois l'oeuvre considérée ainsi, seuls trois "accidents" mineurs me gênent (l'oeuvre ayant justement cette "finition"): caméra et opérateurs qu'on voit réverbérés dans la vitre de la 2CV, à la fin de la première séquence dans le bois; le minuscule slip blanc de la maîtresse qu'on aperçoit dans la longue, et si superbe, si prenante, scène d'amour avant que les partenaires se parlent, s'expliquent - une coordonnée extrêmement importante: peu m'importe qu'il soit improbable que de tels amants se parlent ainsi, l'idée de bonheur ne peut être formulée que si l'on en parle ainsi -, alors qu'ils sont montrés évidemment comme nus ; la tête d'une personne qui entre dans le champ et s'en retire brusquement, dans le plan où l'on voit la "seconde" mère prendre un enfant à l'école. Détails insignifiants que je ne note que parce qu'ils sont les seules imperfections infimes d'une oeuvre parfaite - et bouleversante et essentielle d'abord parce que parfaite (il ne s'agirait plus d'imperfections dans maints autres films qui ne valent pas d'abord par leur perfection formelle). De toutes les questions que me pose LE BONHEUR, la plus cruciale est amenée par ce schème de la perfection. Je ne peux voir autrement LE BONHEUR qu'en tant qu'oeuvre parfaite, comme l'Autoportrait d'Albert Dürer, la Cantate pour le quinzième dimanche après la Trinité, BWV 51, ou "Elsa". Néanmoins, j'éprouve le besoin d'évoquer Rozier et Lelouch, sans parler de J.-L.G.; dans quelle mesure exactement le film de Varda appartient-il à un âge culturel révolu, comment le situer par rapport à une expression contemporaine que stimule et valide avant tout la révolution opérée au sein des sociétés par la télévision? Nous touchons au problème de la participation en profondeur au lieu de la contemplation d'un spectacle, l'instantanéité faisant adhérer l'homme à la manifestation. Une prochaine chronique sera consacrée à ce sujet, en me référant à celui qui m'en révèle le plus l'urgence capitale, l'ami André Martin. Dans l'immédiat, j'aime toujours passionnément LE BONHEUR...

Cette oeuvre, je conçois très bien qu'elle irrite. Que répondre à un militant qui, au moment de la condamnation à mort de Schirm et Guénette, tient LE BONHEUR pour proprement intolérable? (Encore, je pense à cet éditorial de Piotte...)

Quel que soit le drame qu'il faille ainsi accepter de vivre, il faut une fois pour toutes admettre qu'en marge d'un art-témoignage il y a, plus essentiel encore, n'en mesurerait-on pas la portée dans l'actualité, un art-dépassement, un art qui ne doit rien qu'à lui-même, *fait* d'une appréhension permanente de son propre devenir exclusivement, abolies la réalité et les contingences qui ne lui permettraient plus ce mouvement intrinsèque, au moyen duquel seul parvenir à ce dépassement, germe d'un progressisme nécessaire à tous les autres.

Aucune oeuvre peut-être , dans l'art contemporain accessible au plus grand nombre, autant que LE BONHEUR ne prouve la nécessité de la primauté de l'art en soi et pour soi, au moment de la création artistique. J'ai dit qu'une révolution comprise sans une réinvention parallèle constante de tous les arts ne m'en parait pas une. Que LE BONHEUR

ait pour sujet *le bonheur* et qu'il vaille d'abord par son *ambiguité*, il est donc en cela même dialectique, me paraît être *une raison d'être* nécessaire et suffisante.

Mérite ultime de ce film (dont ce n'est pas le moindre qu'il oblige à l'aimer passionnément ou à l'abhorer): rarement oeuvre a-t-elle autant contenu l'exigence d'une autre, à la fois prolongement et sanction (comme LE PETIT SOLDAT "exigeait" UNE FEMME EST UNE FEMME, et je cite exprès deux des plus beaux films français, chacun une approche plus localisée, plus particularisée, du monde actuel et l'idée de bonheur qui y est concevable).

Si je pense à cette somme que constituent POINTE COURTE et SALUT LES CUBAINS, ce couronnement qu'est LE BONHEUR et le diamant pur qu'est OPERAMOUFFE, je pense irrésistiblement à l'effarant et magistral "Théâtre botanique" que peignit entre 1924 et 34 Paul Klee... C'est dire combien *vitalement* j'aime ces films d'Agnès Varda.

LE BONHEUR, un *film* d'Agnès VARDA, *Scénario:* Agnès Varda. *Images:* Jean Rabier et Claude Beausoleil. *Décors:* Hubert Monloup. *Musique:* W.A. Mozart. *Montage:* Janine Verneau. *Avec:* Jean-Claude Drouot, Claire Drouot, Marie-France Boyer, Sandrine Drouot, Olivier Drouot, Paul Vecchiali. *Production:* Parc Film. Eastmancolor. 1964. (*Distribution:* Columbia).

Cette première chronique n'est aussi longue que dans la mesure où je tenais absolument à définir un titre et le pourquoi de sa permanence, et qu'un film me permettait d'en faire un véritable lexique, *une table des matières* pouvant servir pour celles à venir.

Toute interprétation de la vie quotidienne authentique et nouvelle, donc virtuellement révolutionnaire, s'élabore toujours à partir d' "une idée de bonheur".

Qu'on se reporte, désormais, à cet inventaire de clés principales, lorsque de bien plus succintes chroniques paraîtront trop "sommaires" (du substantif à l'adjectif, mot à mot...)...

Exemplaire, l'Elysée? Oui. Exemple: "avec" LE BONHEUR, ces preuves magistrales d'un bonheur conquis avec la plus patiente passion, des deux fascinants chefs-d'oeuvres de l'exemplaire Norman McLaren (qui pour moi procèdent aussi de la morale-univers "Théâtre botanique"), CANON et MOSAIQUE.

patrick straram

les corps étrangers (1): une littérature de la parole

michel euvrard

Les Corps Etrangers est le huitième roman de Jean Cayrol, et si je choisis de parler de celui-lâ plutôt que d'un des sept précédents ou du neuvième (Le Froid du Soleil), c'est qu'il est jusqu'à présent le seul qui ait été réédité dans une collection de poche (10/18), et qu'il est donc le plus accessible.

L'oeuvre romanesque de Cayrol est aujourd'hui en France l'une des quatre ou cinq à me donner le sentiment que les livres qui la composent s'ajoutent les uns aux autres selon un processus organique nécessaire, s'enfantent les uns des autres et progressent de l'un à l'autre, comme "l'enfant est en progrès sur l'homme"; et cette oeuvre, sans doute vaudrait-il mieux l'aborder par le début, la trilogie romanesque *Je vivrai l'amour des autres*, dont le premier volume s'appelle *On vous parle;* il est précédé d'un avertissement de l'auteur qui commence: "Il parle, laissez-le parler..."

Dans *Les Corps Etrangers* aussi, cette fois sans avertissement ni préambule, un "on", un "il", parle: seul dans une pièce, avec près de lui une bouteille de cognac qui doit durer la nuit, à côté le corps de sa maîtresse, (mais nous n'apprendrons de lui ces circonstances que bien plus tard), il n'est pas question que Gaspard (mais nous ne saurons son nom que dans quelques pages) dorme; et tant que va durer cette nuit, il va parler. L'écrivain se fait le scribe attentif de ce soliloque; si Gaspard avait un magnétophone, ce serait "la dernière bande".

Mais l'usage de la parole est difficile: cette voix qui veut tellement se faire entendre, d'abord elle se cherche, elle fait des gammes, elle brode des variations sur un thème choisi et préparé à l'avance, un peu forcée, un peu trop brillante, à chaque instant près de détonner:

"J'ai toujours eu des corps étrangers dans mon corps. A trois ans, ce fut une ai-

guille que j'avalai; elle ressortit par la cuisse, un jour, comme s'il m'était poussé une épine. Mes parents furent effrayés et n'osaient retirer l'aiguille dressée. Bien sûr cette scène se passe à la campagne: les aiguilles sont rares; on les a enfilées par rang de taille sur un bout de feutre. Un jour elles rouillent et personne ne peut plus les enlever. A sept ans, ce fut un ténia qui vint se loger dans mon intestin... A douze ans, une guêpe entra dans ma gorge avec une cuillerée de crême à la vanille... A quinze ans, après avoir bu le contenu d'une bouteille de mousseux avec deux copains (c'était la grande foire de Sainte-Ursule), je fis le pari d'avaler un poisson rouge que j'avais gagné et dont je ne savais que faire... La même année, j'avalai deux dents à la suite d'une petite bagarre de fin de bal..."

Et ainsi de suite, et à mesure, la mention de ces accidents fait affleurer des pans de vie, des objets, des personnages; la parole se pare des prestiges d'une enfance et d'une adolescence un peu légendaires, peuplées de personnages quasi-mythiques, la tante Besace, la cousine Souris, la grand'mère pour qui l'enfant coupait du bois malgré la défense qui lui en avait été faite après qu'un éclat lui eût sauté dans l'oeil gauche - les corps étrangers, toujours! - et la grand' mère avait dit: "Quand quelque chose veut entrer dans un oeil, c'est qu'on peut pas regarder en face", et ensuite, s'extasiant sur sa provision de bois qui ne diminuait pas. "Je suis bien avec le bon Dieu, il m'honore".

La voix, ici, la voix désincarnée, abstraite, usant de la langue individualisée et appauvrie d'un "on", d'un "il" de 1960, se fait épauler par celle de l'ancêtre encore enracinée dans une tradition et qui s'exprime naturellement en tournures proverbiales, qui invente des proverbes, c'est à dire une parole qui prend place immédiatement dans le trésor accumulé de l'expérience commune et se fond dans une sagesse, la "sagesse des nations"!

Ceci suggère que le désir de l'écrivain de s'adresser directement à autrui et de communiquer avec lui par le son d'une voix pourrait bien lui être inspiré par la nostalgie des époques où la littérature était d'expression orale, où la communauté se rassemblait à la veillée pour écouter le conteur dire ses histoires et où celui-ci faisait partie de la communauté et se voyait, dans l'exercice de sa fonction de conteur, de chroniqueur et de mémorialiste, accepté et entouré par elle; ou bien s'il était un voyageur se déplaçant de cour en cour et de village en village, se voyait fêté et chaque fois adopté pour la durée de son séjour, pour la parole qu'il apportait.

Même si ces conditions ont disparu très tôt, très tôt aussi il s'est trouvé des écrivains pour vouloir donner l'illusion que, du fond de leur bibliothèque, ils s'adressaient et se confiaient personnellement à chaque lecteur, et des livres écrits d'abord pour faire entendre le ton d'une voix; ainsi Montaigne voulait-il écrire comme on cause familièrement avec un ami. Mais il se parlait surtout à lui-même, et si les Essais sont adressés aux contemporains et aux hommes de l'avenir, Montaigne y dialogue surtout avec les livres du passé.

De nos jours, l'impatience des délais et des distances qui interviennent entre l'auteur et le lecteur d'un livre se fait plus vive: l'écrivain n'est plus un "écrivain public", il est toujours davantage séparé de la communauté à laquelle il s'adresse, communauté elle-même de plus en plus vaste certes, mais aussi de plus en plus mythique, indéterminée, idéale: éparpillée sur la surface de continents entiers, atomisée en individus d'autant plus "individualistes" qu'ils sont plus standardisés, en tout cas inconnus et inconnaissables autrement que statistiquement.

Entre l'écrivain et "son" public s'interposent des séries d'opérations industrielles, une chaîne aux maillons si nombreux qu'entre le premier, l'auteur, et le dernier, le lecteur, l'auteur doute si la communication peut se faire.

L'interminable processus qui va de l'écrivain assis à une table devant une feuille de papier blanc qu'il va, péniblement le plus souvent, noircir, jusqu'aux pages imprimées du livre entre les mains de son lecteur, l'hypothétique semblable et frère, en passant par la relecture et la correction du manuscrit, la machine à écrire, le comité de lecture, la rencontre de l'éditeur, le contrat, l'imprimeur, la correction des épreuves, le brochage, la couverture, la prière d'insérer et la photographie, le lancement, enfin la vitrine ou les rayons de la librairie, les articles de critique, et ce moment où le client tend la main vers le livre, le fait débiter à la caisse, choisissant ainsi d'être le futur lecteur de CE livre, cet interminable processus impose à l'écrivain une trop grande responsabilité envers le capital et les personnes engagées dans l'opération pour qu'il ne soit pas tenté de produire, en guise de livre, et pour reprendre les termes de Straram dans le dernier numéro de Parti-Pris, "un bien de consommation, un produit fini pour usage courant, selon les normes imposées." En même temps, les conditions de production du livre cantonnent l'auteur à l'extrémité la plus éloignée du processus; l'écrivain n'a aucun contrôle sur les stages ultérieurs d'élaboration et de commercialisation de ce qu'il produit, il n'y participe pas, ou pas plus et pas autrement que son éditeur ne le lui demande; il est un producteur dépossédé de son produit et séparé des utilisateurs de celui-ci: ses semblables, ses frères lui sont inaccessibles.

Nos sociétés se font de l'écrivain cette image exacte et dérisoire: un homme enfermé dans une pièce, tournant le dos au paysage et au monde, chauve, grisâtre et myope, rivé à son fauteuil, penché sur sa machine à écrire, séparé, spécialisé; et parce qu'il a de lui-même cette image dérisoire, l'écrivain cherche à s'effacer comme écrivain et à renaître un homme comme les autres, c'est à dire doué de la parole.

Comme ceux de Cayrol, les livres de Cendrars et ceux de Céline, les poèmes-conversations d'Apollinaire, les romans de Claude Simon, *La Chute* de Camus, *Prochain Episode* de Hubert Aquin sont des livres parlés, comme si la générosité ou la violence du tempérament, chez Cendrars et Céline, le sentiment de la vitesse et le désir d'immédiateté chez Apollinaire et chez Cendrars, le besoin d'exprimer la simultanéité, la recher-

che d'une totalité sensible et affective chez Claude Simon, le pathétique de l'appel et l'incertitude ou l'ambiguité du message chez Camus et chez Aquin, interdisaient à ces écrivains de faire plus longtemps confiance à l'écriture.

L'écriture elle-même, et toutes les opérations mécaniques et commerciales qui lui succèdent, en transformant la voix de l'écrivain en caractères d'imprimerie, la dénaturent, la conditionnent (au sens ou l'on parle du conditionnement d'un produit pharmaceutique) et l'emballent selon les procédés modernes de l'asepsie et de l'hygiène: sur la page imprimée, rien ne subsiste du dessin de l'écriture, du mouvement, du tremblement peut-être de la main, qui pouvaient eux, à la rigueur, passer pour les équivalents de la tessiture, de l'inflexion, de l'intonation, bref du ton de la voix.

Un livre parlé est ainsi une dérision de l'écrivain, une dénonciation de l'édition et du marché du livre d'aujourd'hui, une mise en question de la littérature; il annonce aussi le temps où l'écrivain - qu'il faudra alors appeler d'un autre nom - parlera effectivement son oeuvre devant un magnétophone, et où les romans seront vendus sur ruban. Saurons-nous écouter un "livre" - qu'il faudra alors appeler d'un autre nom - aussi attentivement que nous le lisions, conditionnés que nous sommes par l'habitude de la lecture? Il est déjà remarquable que beaucoup de jeunes hommes qui, il y a vingt ans encore, auraient débuté dans la littérature le font aujourd'hui au cinéma; le livre n'est déjà plus le seul moyen, disons conceptuel (il y a toujours eu la danse, le théâtre, le chant, les arts plastiques), par lequel un homme puisse espérer s'exprimer totalement et communiquer avec les autres hommes, et s'il est destiné à disparaître, il aura eu, somme toute, une existence assez courte.

Il faut noter enfin qu'en face des réalités économiques et sociales qui conditionnent l'existence de la littérature et de l'édition, écrire un livre parlé n'est guère qu'un tour de passe-passe: le livre n'en continue pas moins à être écrit, le manuscrit sélectionné, les livres imprimés, publiés, diffusés, exposés et vendus de la même façon; mais ce "truc" a tout de même un sens: quand il n'a plus été possible d'écrire des maximes et généralement des livres composés selon l'esthétique classique, qui postule l'existence d'une nature humaine immuable, éternelle, on s'est mis à écrire des romans, genre problématique. Aujourd'hui, comme le dit encore Cayrol, "l'écriture est complètement changée. Changée comme notre monde auquel ne s'accorde plus la psychologie classique. On n'aurait plus l'idée de peindre à présent l'Avare, le Jaloux, le Timide: on est tout cela à la fois." (Nouvelles Littéraires, 2.8.59.) - "Lorsqu'on écrit on improvise sa psychologie à mesure. Je ne crois pas aux types déterminés: le jaloux, l'orgueilleux, le menteur, cela n'existe pas...A présent que même les faits divers nous deviennent incompréhensibles, que nous nous sentons chaque jour un peu plus dépossédés du monde, il est nécessaire de faire sortir le roman de ses cadres traditionnels. J'admire profondément Balzac, Stendhal, Dostoievsky, mais une autre forme romanesque me semble devoir s'imposer. Nous devons nous résigner à

créer une littérature qui nous échappe complètement..." (Nouvelles Littéraires, 25.7. 57.)

L'écrivain aujourd'hui ne peut faire moins, ni peut-être plus, qu'inventer une parole humaine, qu'être attentif à une parole et la restituer, ré-inventée. Après la mort de Dieu c'est l'homme qui se meurt; au sein d'un monde absent, il ne pourra ressusciter qu'à partir de la parole:

"Les trains de banlieue! les gens s'y marient, y meurent. Je les vois harassés, et je les écoute. Car j'aime entendre parler...La voix humaine m'est indispensable: l'homme EST par la parole. Je dirais volontiers: je parle donc je suis." et sur le plan de la littérature: "Tout texte romanesque doit être fait pour être lu et entendu. Si je ne peux pas le lire à haute voix, c'est impossible. Pourquoi? Parce que je n'existe que par la parole. Si l'on ne parle pas, on est mort..."

Pourquoi Gaspard parle-t-il? Pas pour faire un bilan ou mettre de l'ordre dans sa vie; pour conjurer sa solitude, pour appeler quelqu'un, pour susciter une présence; c'est sa voix seule qui crée cet autre, tous les autres, et c'est seulement l'existence et la présence des autres qui le fait exister, qui lui confère une réalité: c'est pour être, que Gaspard parle, et pour avoir été qu'il raconte sa vie, ou plutôt, comme le découvre le lecteur, qu'il s'invente une vie; et c'est ce besoin, c'est la nécessité d'un appel ininterrompu qui lui font poursuivre son récit sans matière pré-existante, ce récit qui est lui-même sa propre matière. Il ne parle pas pour impartir une information, mais pour appeler, créer, maintenir une présence; s'il se tait, il se retrouvera seul; ou plutôt, il ne se retrouve pas, il se perd, lui qui ne s'était jamais trouvé.

Il ne serait donc pas concevable que Gaspard écrive ce qu'il nous dit: il n'a pas le temps ni la confiance nécessaires pour risquer le pari insensé de l'écriture; la parole est immédiate et immédiatement perçue, au moins comme un bruit, un son, la petite chanson dans la nuit que fait un homme pour apprivoiser le monde et pour se mettre au monde.

La parole, dans un roman de Cayrol, signifie la dépossession du monde; la voix qui parle EST la dépossession du monde et de soi. Elle doit ensuite la DIRE, ne serait-ce que pour l'exorciser. Après, mais c'est un après hypothétique, c'est la parole encore qui peut être le moyen d'une repossession. Dénonciation d'une absence, elle deviendrait alors énonciation d'une présence. Elle ne le pourra cependant que disparues les causes de la dépossession. Comment et pourquoi le Gaspard des *Corps Etrangers* est ainsi dépossédé du monde et de soi, c'est ce que j'essaierai de montrer le mois prochain.

michel euvrard

MISE AU POINT.

M. André Major, chroniqueur littéraire au "Petit Journal", a autrefois été un des collaborateurs de parti pris. *Au cas où un doute ou une confusion quelconque subsisterait encore dans l'esprit de certains de nos lecteurs, nous soulignons le fait que M. Major ne fait plus partie, de près ni de loin, de l'équipe de* parti pris. *Il est clair aussi que ses nouvelles idées n'ont rien à voir avec les nôtres.*

la rédaction

•

PAS DE DISCRIMINATION, PAS DE MONOPOLES, PAS DE GRANDS PROFITEURS.

Dans un article de La Presse du 12 novembre dernier, le journaliste Philip Deane interrogeait, sur le réseau anglais de télévision (CBC), le libéral Robert Winters, celui qu'il appelle lui-même "le grand prêtre de la classe dirigeante anglophone de l'Establishment". Robert Winters a d'abord nié le plus simplement du monde qu'il y ait, au Canada, "Une élite de grands administrateurs de grandes entreprises internationales et que ces hommes constituent une classe dirigeante"!
Interrogé sur la disgrâce de M. Walter Gordon, qui avait voulu prendre des mesures pour limiter l'emprise américaine sur l'économie canadienne, M. Winters a eu cette lumineuse réponse: "Parce que M. Gordon proposait des mesures discriminatoires contre certaines entreprises américaines, et que *personne n'aime la discrimination*". Qui niera la profonde vérité de ce dernier aphorisme.

p. c.

•

ET QUE L'AUTODAFE SOIT!

Chemise noires dans le vent, jeunes encore mais déjà aussi détériorés que la plupart de leurs aînés, des trois Grands Commis aux différents fonctionnaires actuels de la "Justice", les élèves de Polytechnique brûlent "Le Quartier latin", ulcérés de l'objectivité et la justesse de sa pensée.
Haute bourgeoisie et scribes gouvernementaux ont relevé le défi aussitôt, et la vômissure hurlante Guy Robert a fait retirer lors du vernissage de l'exposition Roussil au Musée d'art contemporain l'assez superbe affiche de Vittorio...
Il reste néanmoins le "Manifeste" de Roussil, avec commentaires et notes de Claude Jasmin (Editions du Jour).
A lire absolument. *A lire absolument pour sa sincérité, son pouvoir de démystification, sa virilité saine et énergétique. L'homme Roussil parle aussi haut et clair que sa sculpture vitalise les lieux où elle est.*
Exemple (j'aimerais qu'on en fasse un tract qui serait affiché sur tous les murs de la ville), cette note de Jasmin: "Jordi Bonet est un bon céramiste-muraliste. Il est l'ami de son ami. Folch-Ribbas. Folch-Ribbas est rédacteur à Vies de arts. Vie des arts

est dirigée par Madame Andrée Paradis. Madame Andrée Paradis est l'amie d'une famille *spirituelle d'amateurs d'art, dont l'ingénieur Gérard Beaulieu. L'ingénieur Beaulieu est un ami de Georges-Emile Lapalme. Lapalme est l'ex-ministre des Affaires culturelles. Est-ce clair les "amitiés particulières"? Prenez la liste de tous les collaborateurs de* Vie des arts, *cela se coupe et se recoupe fidèlement, de Guy Robert à Blouin-l'architecte, en passant par Roland Boulanger, Guy Viau, Ostiguy, Moricette, Randall...la boucle se referme et le cuir est tanné à même enseigne: les Simard, les Lortie, les Beaulieu, tous ont l'oreille des arts "zartistiques" du régime actuel. Voulez-vous un dessin?"*
Il est décidément de plus en plus urgent que tous comprennent combien arts et politique capitaliste sont mélangés exprès en "haut lieu".
Il faudra choisir: les sculptures de Roussil ou les autodafès.
Pour se faire une idée: lire le "Manifeste" de Roussil.

p.s.

•

DELIRE SEMANTIQUE

Le Petit Journal, la fin de semaine du 30 octobre, découvre une nouvelle catégorie d'extrémistes: les "travailleurs extrémistes". Paraîtrait, en effet, que les grévistes ont tendance à se fâcher, quand on les fait crever de faim... Quant au lieutenant détective Léo Plouffe, le Petit Joumal lui prête une nouvelle conception de syndicalisme où "c'est le devoir des chefs ouvriers de surveiller leurs membres extrémistes..." Et qu'est-ce que c'est qu'un extrémiste? La même fin de semaine, commentant l'autodafé de nos pyrotechniciens, l'inénarrable Cyrille Felteau écrit dans la P...: "Poussés à bout par les extravagances des extrémistes, les "modérés" ont réagi d'une façon répréhensible. Mais qui a fait les premiers pas dans la voie d'une violence déplorable? Le Quartier Latin doit-il être le porte-voix d'une faction d'extrémistes...?" Un extrémiste, c'est un méchant qui ne pense pas comme M. Felteau, et les modérés, ce sont des Messieurs qui font des autodafés dans les rues. Comme de quoi le langage est bien malade au Québec...

p.m.

•

LES PERLES DE MR. CAMP.

Vous l'ignorez peut-être, mais Mr Dalton Camp est le président du parti conservateur Canadian. Et ce cher Monsieur Camp se permet de petites déclarations intéressantes, telles ces deux réponses qu'il a faites dans une interview accordée à Mario Cardinal, du Devoir, et publiée le 19 novembre 1965.

Q. S'il devait y avoir une autre élection d'ici quelques mois, voudriez-vous faire la campagne avec les mêmes effectifs?
R. Je ne voudrais pas la faire de la même manière. Les deux principaux partis ont fait le même genre de campagne qu'il y a 30 ans. Cette époque est révolue. Le Québec s'est affranchi du cynisme de M: King. On ne peut plus y exploiter délibérément l'ignorance des gens".

Tiens, tiens, nous savions bien que la démocratie libérale était une farce, mais nous n'osions espérer qu'une personne aussi compétente en la matière vienne corroborer nos dires.
Et le dialogue continue:

Q. Le parti conservateur a-t-il changé vis à vis le Québec?
R. Le parti comprend davantage le problème confédératif et en est plus confiant...
Q. M. Diefenbaker?
R. M. Diefenbaker n'est pas responsable des deux générations de sous-éduqués que s'est données le Québec par son propre régime politique. M. Diefen-

oaker a été vilipandé. Il existe une distinction entre un homme qui n'a pas une profonde compréhension d'un problème et un homme qui nie l'évidence d'un problème confédératif.
Mais, moi non plus, je ne comprends plus très bien. Cé lui qui comprend rien, pis cé nous aut' lé ignorants. Y s'ront ben toujours lé mêmes, cé maudits Anglâs...!

m.d.

•

UN GRAND EXILE PARMI NOUS: ROBERT ROUSSIL, SCULPTEUR.

Enfin le Musée (d'Etat) des Arts contemporains ouvre toutes grandes ses portes à un artiste du Québec. Les oeuvres les plus récentes de Roussil, sont cependant trop révolutionnaires pour paraitre à l'avant de ce vénérable édifice - on les relègue à l'arrière (derrière les garages et les commodités de stationnement pour les grosses voitures officielles). Deux jours avant l'ouverture de son expo, Robert Roussil publie "Manifeste"* - Ce sera "une longue bagare, la bataille d'une vie". La réaction immédiate: les gardes du palais sur l'ordre des roitelets enlèvent des murs du "château" les affiches annonçant au bon peuple la rétrospective de l'artiste. Au lendemain les grandes, plumes munies de la sagesse du Devoir, accuseront: "Roussil cherchait depuis quelque temps son scandale".
Au Québec, les matraques vont-elles devenir aussi légères que plumes?

r.-g. m.

"Manifeste" de Robert Roussil - commentaires et notes de Claude Jasmin. Collection les idées du jour, aux Editions du Jour.

UNE SENTENCE IMPARTIALE....

Affaire de La Macaza, condamnation de Daniel Bélec (quatre ans de pénitencier), sentence prononcée par le juge Gérard Laganière, de la Cour des sessions de la paix de Mont-Laurier. (La Presse, jeudi le 11 novembre 1965).

Telle est, du moins, la version officielle des faits. Mais ces journalistes, vous savez bien, il ne faut pas s'y fier. De sources officieuses mais hautement garanties, nous pouvons affirmer que, le matin du 10 novembre, celui qui monta au tribunal cachait, sous les paisibles apparences du juge Laganière la troublante réalité d'un Claude Bruchési mâtinée de celle d'un Bob Rumilly. D'où la sentence.
Incroyable sentence où les "vagabonds, anarchistes, intellectuels mal foutus et autres criminels de l'intellect" viennent clandestinement des pays étrangers pour expressément "empoisonner les cerveaux de certains de nos jeunes" au for de caches inexpugnables que sont "certains immeubles en démolition de la rue Berri", il ne faut donc pas se surprendre d'y trouver cette pièce (incriminante?): "Il est consolant pour la société de voir qu'au-delà de 1.000 étudiants de l'Université de Montréal ont nettement fait voir leur point de vue, enfin, à ceux qui voulaient par la minorité, obéir aux commandements d'arrière-scène". L'avant-scène en tout cas arborait un juge visiblement enfoncé jusqu'au cou dans l'approbation non équivoque d'un geste non moins clairement criminel: celui des incendiaires du Quartier Latin. Le juge Laganière ferait bien de retrouver ses apparences au plus tôt sinon la justice va perdre pour de bon les siennes et nous serons bien forcés d'en préserver nous-mêmes la réalité!

p.c.

ANGLICISATION

A l'heure de la priorité du Français, certains font les gorges chaudes, et d'autres déraillent. On sait lesquels dans les deux cas. Et pendant ce temps, la langue du grand nombre (et celle du petit nombre qui n'y échappe guère davantage) se pollue jusqu'à l'anglicisation, dans son vocabulaire, sa sémantique et sa syntaxe.
Un ministre a osé parler d'une priorité du Français au Québec, ce qui est, quant à nous, un strict minimum, une étape vers l'unilinguisme. Et l'on voit s'agiter misérablement tous les demi-anglicisés, de même que ceux qui ne semblent pas savoir ce que sont une langue et une culture à une société. Et n'est-il pas affligeant, lamentable et pitoyable d'entendre ou de lire les déclarations indignées ou apeurées de plusieurs de nos dirigeants, eux qui parlent si bien! à propos d'une mesure qui, pour toute autre société, va de soi. Ces beaux messieurs traduisent l'ignorance où ils sont des lois d'un phénomène linguistique. On ane peut démontrer mieux que nous marchons sur la tête plutôt qu'avec ses pieds.

Aux uns comme aux autres, nous leur conseillons de faire, par exemple, une ballade sur l'autoroute des Laurentides, qui relève de l'Office *provincial* des Autoroutes. Ainsi ils pourront y lire (et ça dure depuis toujours) des panneaux de signalisation routière rédigés avec des mots français mais dont le sens est celui du mot anglais correspondant. Des "Monnaie exacte seulement", "Partez au vert", "Pas de virage en U", "Limites légales", "Pas de déchets". Dans le même domaine, à Montréal, et à Québec, on voit des "Ne pas dépasser quand arrêté", "Voie unique", "Ligne d'arrêt des feux", "Priorité sur feux verts clignotants". Je m'arrête, car je tombe à la renverse! Ce joli petit mal, subtil et généralisé, véritable aliénation linguistique, est installé confortablement dans tous les domaines et à l'échelle nationale. Il y a cependant un mot, tout au long de l'autoroute, qui est pris dans une acception bien française, le mot "Sortie". Au rythme ou vont les choses, cela pourrait signifier notre "sortie de l'histoire".
A ce sujet, un nommé Wagner, lors de son commentaire sur la priorité du Français, nous a joué une bonne vieille rengaine bourgeoise et mystificatrice; il nous a fait le coup du respect. "Il faut, a-t-il dit en substance, respecter les autres si l'on veut qu'ils nous respectent". Elle est bien bonne. S'est-il demandé, le chameau, si les autres nous respectent? et si le respect, comme le bilinguisme, est à sens unique. Il paraît, pourtant, que ce cher homme de justice est un grand réaliste, et qu'il établit ses jugements à partir des faits! Quand à nous, à ce niveau, le respect nous apparaît, en regard de la réalité de la situation, un signe flagrant de servitude et de dépendance de l'esprit.

g.m.

•

P.E.T.

Qui a-jamais prétendu - ou osé le faire! - que celui que d'aucuns nomment Pierre-Eliott-Trudeau fut canadien-français?...Dans le comté de Montroyeule, un certain Peter Elliott a été élu député du gouvernement de Sa Majesté; comme tout bon candidat anglophone qui **se respecte** *il s'était bien gardé de commettre un mot de français sur ses affiches au siège social de son comité d'organisation. Tel est l'internationalisme nationaliste canadien.*

p.c.

•

LES NOIX DE COCO

Les "sprinters" du bilinguisme (j'allais écrire: de la personne humaine, ce sont souvent les mêmes), face à l'urgence de la priorité du Français au Québec, n'en dérou-

gissent pas de nous débiter des raisonnements à la noix de coco. En voici un: Certains d'entre eux m'ont avancé qu'un affichage exclusivement unilingue dans la signalisation routière, entraînerait des accidents du fait des anglophones qui habitent notre belle province et des nombreux touristes américains! (C'est avouer, à leur insu, que les premiers se foutent éperdument du bilinguisme. Nos "sprinters" sont toujours empêtrés de contradictions). "Que vont-ils faire, ils ne comprendront pas", s'inquiètent ces ignares en la matière. C'est à faire rêver, "le monde sont fous" dirait un de mes voisins, en entendant pareille stupidité. Et les touristes québécois au Canada anglais, et les touristes du monde entier, en Italie, en France, en Espagne, au Mexique, etc., nos "sprinters" exigeront-ils de ces pays qu'ils rédigent leur affichage ou leur signalisation routière en 36 langues?

g.m.

•

Corriger les épreuves de Parti pris *est un drôle de boulot, et nos collaborateurs de drôles de maniaques. D'abord tous les articles sont plus ou moins "à suivre": on "en-reparlera-le-mois-prochain" et on "reviendra-ailleurs-sur-ce-sujet" à qui mieux mieux. Et puis, de l'"utilisateur" aux trucs qui "originent", il y a parfois des néologismes qui ont de quoi nous ensurpriser, sinon même nous étonnifier. Quoi qu'il en soit, nous remarginaliserons là-dessus au prochain numéro.*

p.m.

Ont participé à la rédaction de ces "marginales": Paul Chamberland, Mario Dumais, Pierre Maheu, R. Gilbert Marion, Gaston Miron, Patrick Straram.

Manifeste 1965-66

Le manifeste 1965-66 du Mouvement de Libération Populaire a fait l'objet d'un tiré-à-part. On peut s'en procurer des copies au prix de .10 l'unité ou $1.50 la douzaine. Veuillez utiliser ce bon de commande.

Veuillez me faire parvenir.....exemplaires du manifeste 65-66; paiement ci-inclus, $....

NOM.....
ADRESSE.....
VILLE.....

BULLETIN D'INSCRIPTION

MOUVEMENT DE LIBÉRATION POPULAIRE

Veuillez m'inscrire au M.L.P. pour une période de ☐ six moix, ☐ un an, à partir du mois de.....

Ci-joint un ☐ chèque, un ☐ mandat poste, au montant de.....
TARIF: Un dollar par mois (comprenant l'abonnement à la revue).

Le..... 196.....

NOM: .....
Adresse: .....
Ville: .....
Téléphone:.....
Profession: .....

Faire parvenir ce bulletins au 3774, rue Saint-Denis, Montréal (18).

BULLETIN D'ABONNEMENT

PARTI PRIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de ☐ six mois, ☐ un an,
à **PARTI PRIS**, à partir du numéro de ..... 196....
Ci-joint un ☐ chèque, ☐ mandat poste, au montant de .....

TARIF: Abonnement	ordinaire	de soutien	outre-mer (avion)
six mois (6 nos)	$2.50	$ 5.00	$ 5.00
un an (12 nos)	$5.00	$10.00	$10.00

....., le ..... 196 ...

(Signature)

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Profession .....

Offre speciale

A ceux qui souscrivent un abonnement d'un an, au prix normal de $5.00, nous offrons la série complète du volume 2 pour $2.50, soit une réduction de plus de 50%.

Les numéros du volume 2 ont porté sur les sujets suivants: Manifeste 1964-65, l'information, l'appui tactique à la bourgeoisie, Montréal, "pour une littérature québécoise", le syndicalisme, l'enseignement, la laicisation, la ville de Québec, et la "difficulté d'être québécois".

Si vous désirez vous prévaloir de cette offre, veuillez remplir le bulletin ci-dessus, cocher la case "Offre spéciale", et nous retourner le tout, avec paiement, $7.50

Faire parvenir à PARTI PRIS, 3774, rue Saint-Denis, Montréal

Bulletin de commande — volumes déjà parus

éditions parti pris

Veuillez me faire parvenir les titres suivants:

☐ **la ville inhumaine,** roman de Laurent Girouard $2.00

☐ **blues pour un homme averti,** pièce télévisée de Claude Jasmin $1.00

☐ **le taxi, métier de crève-faim,** étude de Germain Archambault $1.00

☐ **le cassé,** nouvelles de Jacques Renaud $1.00

☐ **le cabochon,** roman d'André Major $1.50

☐ **l'afficheur hurle,** poème de Paul Chamberland $1.50

☐ **la chair de poule,** nouvelles d'André Major $1.75

☐ **la nuit,** roman de Jacques Ferron $1.50

☐ **pleure pas, germaine,** roman de Claude Jasmin $1.75

Journal d'un Hobo, de J. J. Richard $2.50

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Ci-joint un ☐ chèque, ☐ mandat de poste, au montant de.....

Faire parvenir ces bulletins à **Les editions parti pris,**
3774, rue Saint-Denis, Montréal (18).

SOUSCRIPTION AUX ÉDITIONS PARTI PRIS

A) Veuillez m'inscrire comme membre permanent des éditions parti pris:

1) **pour un montant de $9.00 (valeur de $13.00)**

   Les éditions me feront parvenir automatiquement:

   soit les volumes à paraître, dès leur sortie sur le marché,

   soit les volumes déjà parus (pointez les titres retenus) et les volumes à paraître complétant la somme.

2) **pour un montant de $6.00. Je choisirai dans les dix prochains volumes pour une valeur totale de $7.50. Les éditions me feront parvenir un bulletin de commande à chacune des prochaines parutions.**

B) Veuillez m'envoyer les volumes suivants (pointez les titres retenus)

Nom .....

Adresse .....

Profession.....

ci-joint un chèque ☐, un mandat poste ☐ au montant de.....